

PER
E-419

BNQ

les écrits

Roland Giguère

À la faveur de la nuit

Sergio Kokis

Masques à la dérive

Fernand Ouellette

Aspects d'une culture de produits

Robert Baillie

L'accident

Madeleine Gagnon

Désastre

Wilfrid Lemoine

Départs

Anne Camus

Lourde lumière

Dominique Blondeau

Paresse empoisonnée

Jean Marcel

Fractions 2

Jean-Pierre Duquette

Journal de Prague



les écrits

les écrits

Revue fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon

Directeur : Jean-Guy Pilon
Secrétaire de rédaction : Louise Maheux-Forcier
Adjointe administrative : Marie Beaulieu

Conseil d'administration : Jean-Pierre Duquette
Jean-Louis Gagnon
Jean-Guy Pilon
Jean Royer
Fernande Saint-Martin

Conseil de rédaction : Jean Éthier-Blais
Jacques Folch-Ribas
Madeleine Gagnon
Naïm Kattan
Claude Lévesque
Louise Maheux-Forcier
Madeleine Ouellette-Michalska

La revue est publiée par l'Académie des lettres du Québec

Prix de chaque volume : 10,00 \$

Abonnement à trois volumes :

Individuel : 25,00 \$; Institutions et Étranger : 35,00 \$

les écrits

5724, chemin de la Côte Saint-Antoine

Montréal (Québec) H4A 1R9

Téléphone : (514) 488-5883

Télécopieur : (514) 488-4707

*Le Conseil des arts du Canada
et le Conseil des arts
de la Communauté urbaine
de Montréal ont subventionné
cette publication.*

*Maquette de
la couverture :*
NANCY DESROSIERS

Copyright ©, les écrits

*Dépôt légal
4^e trimestre 1995
Bibliothèque nationale
du Québec
Bibliothèque nationale
du Canada
ISSN 1200-7935*

les écrits

MONTRÉAL 1995

85

Les écrits

ROLAND GIGUÈRE

À la faveur de la nuit

POÈMES

Noir comme on dit nuit
noir comme on écrit ce soir
sans plume sans encre et sans souci

noir profond et radieux
la lueur en fin de ligne

lumière enfin
lumière aux mains

soleil en tête
et voie lactée

liberté qui suit
dans nos pas croisés.

Profondément sombre
mais sans ombre pourtant
la vie coule au fond
des marges perdues.

*

La nuit règne ici
comme à ses plus beaux jours

la vie passe ainsi du noir au blanc
du blanc au gris
avec ses beaux dégradés
ses effacements
ses estompes
ses repentirs

la vie gravée au fil des heures.

Noir d'animal
noir d'ivoire et de bitume
noir d'ébène et de fumée
noir de peine et de suie
noir de toujours
durant la nuit qui finit
quand le jour se lève
dans sa robe du soir.

*

Il n'y a plus d'ombre ici
plus d'ombre plus de plis
la page est lisse et nue
sans tache sans écrit.

Rideaux tirés rideaux fermés
fenêtres closes et portes verrouillées
rien n'entre ici rien n'envahit

que l'ombre que le silence

un frôlement d'ailes à la vitre embuée.

*

L'effacement dans le blanc
la page qui se tourne seule
un moment sans mot
une fuite une esquive
un évanouissement de trop
trop vide trop plein trop noir
trop de lumière pour rien.

Éclair enfin au fond de la chambre
mains qui brûlent et reins qui se cambrent

une histoire à dormir debout
dans les draps du désespoir
quand le jour se lève fatigué
avec ses yeux cernés et ses herbes mouillées

tout repose encore dans le dortoir.

*

Petits mouvements dans les ténèbres
et grands emportements qui suivent
ces temps sombres jamais oubliés

un visage aimé un nom célèbre
une trajectoire qui tombe dans l'infini
comme le vol éperdu de l'épervier

les moments durent les mots vivent.

Quand vient la pénombre sur l'étang gelé
quand passe le temps dans un silence glacé
la vie glisse dans les joncs
avec sa longue robe de soie
tachée de sang noir et de mots déchirés
les yeux fermés sur l'eau qui fuit
dans son cours affolé.

*

Moments comblés moments pleins
de silence et d'obscurité pleine
moments comme on les aime
on sonne on frappe en vain
il n'y a personne il n'y a rien
que la nuit fermée jusqu'à demain.

Dans ton ombre je vois tout
tous mes avenirs et mes avenues
toutes mes joies et d'autres à venir

dans ton ombre j'imagine la nuit qui vient
qui va tomber bientôt à nos pieds liés

dans ton ombre bougent les roseaux
et les feuilles fragiles des peupliers

dans ton ombre viennent se lover mes espoirs
mes désirs cachés et mes plus beaux mirages

dans ton ombre le malheur fuit
vers ses eaux noires et sombre

dans ton ombre tout est facile
les saisons n'ont plus de mois mauvais
et je marche nu sous la lune d'avril.

La nuit tombe dans l'étang
le temps fuit dans le vent

un silence persistant...

un jour pesant qui pèse
qui pèse sur les épaules
qui pèse sur les mains
qui pèse sur les reins

un silence qui s'assoit dans l'osier
pour finir en beauté et se reposer

un silence qui ne veut rien dire
et passe comme ça pour rien.

Des plumes des ailes des ombres
et des milliers de mains
sur ce corps désarmé déserté
abandonné sur le champ
des plus belles défaites.

*

Nous partirons à minuit
avec nos langues de feu
comme boussoles affolées
vers une terre infinie

nous serons inconnus.

Je ne vous voyais plus
parmi ces grandes statues de marbre noir
couchées sur le sable la tête cassée
avec leurs yeux d'obsidienne
fermés sur la mer en délire

J'étais perdu dans mes méandres
dans le sang pauvre de mes veines
ouvertes à ces futurs improbables

je ne voyais plus ces paysages
qui enluminaient vos cheveux

j'ignorais la plage qui dort
dans vos mains ouvertes

je ne vous suivais plus
dans vos sentiers obscurs

je ne vous voyais plus

mais où étiez-vous donc
dans cette nuit pourtant si claire ?

Il ne fallait pas périr
dans ces îles nouvelles
où rien ne passe qu'un long cri
perdu dans les remous du temps
parmi les bruits d'épaves
qui cherchent une plage d'ennui

il ne fallait pas partir si loin
sans la carte du tendre et du désir
à la pointe du cœur comme boussole affolée
dans un nord à tout jamais perdu

il ne fallait pas couler
dans ces eaux rebelles
étales comme des lits

il ne fallait pas aller voir
ces paysages interdits et maudits

il ne fallait pas partir ainsi.

Une histoire sans lune ce soir
une histoire inventée une histoire insensée
de paroles perdues dans le vent
une histoire sans fin qui commence
ce matin et ne finira pas demain

une histoire à ne pas raconter
dans vos beaux livres d'images.

SERGIO KOKIS

Masques à la dérive

ROMAN (EXTRAIT)*

CHAPITRE VII

[...]

La question du pourquoi il n'avait pas écrit son autobiographie revint à diverses reprises au long de ces rencontres. Sa réponse était toujours la même, mais il gagnait chaque fois une conscience plus aigüe du caractère fictif de son existence se déroulant dans la tête des autres. Puis, ce fut le séjour à Marbourg, le point de rupture de sa tolérance envers l'absurdité.

Boris y fut reçu avec un enthousiasme débordant par le même professeur fou qui avait fait partie de ses interrogateurs à Hambourg, le docteur Spieltrieb. Les participants à la rencontre qui durait deux jours étaient tous passionnés de sciences exactes; malgré les citations littéraires qui ponctuaient les présentations, Boris avait continuellement l'impression d'être en présence de mathématiciens ou d'astronomes. Le colloque avait d'ailleurs lieu au centre d'informatique de l'université, dans un hall rempli d'ordinateurs dont les imprimantes crachaient inlassablement de longues

bandes de papier qui s'enroulaient et se promenaient par terre dans une ambiance de science-fiction. Ces ordinateurs connectés à des bibliothèques et à d'autres centres pouvaient, à la demande des participants, faire venir tous les articles scientifiques nécessaires aux conférences. Des groupes d'étudiants s'affairaient à découper ces bandes de papier pour les distribuer avant chaque présentation, en grossissant les piles d'imprimés que chacun avait reçues dès son arrivée. Puis, comme ce colloque était sous le patronage de la compagnie Siemens, une alerte à la bombe venant de la part d'anarchistes avait retardé le début des travaux. Des tracts menaçants distribués par de jolies gauchistes dénonçaient la collusion des fabricants d'ordinateurs avec les chercheurs cryptofascistes et avec l'impérialisme pro-sionniste.

Après un court mot de bienvenue du doyen du département de sémiotique aux chercheurs et aux poètes, avec mention discrète de nos visiteurs étrangers accompagnée de signe de tête et de sourire en direction de Boris, la séance fut déclarée ouverte. Le premier orateur, un jeune professeur, présenta le plus sérieusement du monde et à l'aide de diapositives un programme informatique de formalisation logique qu'il prétendait applicable aux œuvres de fiction; avec un support statistique et l'inclusion de champs sémantiques à la carte, ce programme servirait à faire avancer les recherches herméneutiques et déconstructives. Ensuite, une vieille dame échevelée avec un lourd accent slave se fit, quant à elle, le plaisir de présenter un projet de logiciel très complexe, destiné à absorber des échantillons de poésie pour produire ensuite des œuvres en prose et vice-versa. Elle avoua avec modestie qu'elle poursuivait ses recherches

dans la direction d'un élargissement du même logiciel, mais cette fois pour obtenir de véritables poésies originales à partir d'échantillons de discours, de peintures et de symboles d'une époque quelconque. Cette dame fut suivie d'un groupe de chercheurs issus de diverses disciplines scientifiques et qui travaillaient comme invités au département de langue allemande. Boris comprit seulement qu'ils se consacraient à la transposition mathématique des rythmes atomiques de la table de Mendeleïev aux textes poétiques de l'après-guerre. Puis, ce fut le tour d'un Français aux allures de personnage du monde de la haute couture, avec queue de cheval, pendentifs et breloques, veste et cravate en haut et leggings en bas, aux gestes exagérément virils. En se basant sur un théoricien français que tous les participants avaient l'air de connaître et d'admirer, ce drôle de type disait avoir formalisé définitivement le système de la mode, de toutes les modes, et il prétendait avoir mis au point une méthode efficace pour prédire les tendances nouvelles tant dans le domaine des vêtements que celui de la littérature, du cinéma, des arts visuels et des carrosseries d'automobiles. Le succès de sa présentation avait été si grand que la séance dut être suspendue jusqu'au lendemain, car la moitié des participants souhaitait le suivre à un happening anti-nucléaire et pro-palestinien.

Boris se réfugia alors aux toilettes avec la ferme intention de disparaître en direction de son hôtel. Il n'avait cependant pas compté avec la surveillance efficace de son hôte, le professeur Spieltrieb, qui l'attendait patiemment même si tous les autres étaient déjà partis. Boris dut alors l'accompagner non pas à la manifestation, mais chez lui, où un cercle select d'intellectuels les attendait. Que faire

d'autre? Il était leur invité et il avait déjà encaissé le gros chèque émis pas Siemens à son nom.

Au moins la conversation du vieux professeur était drôle. Avec la profusion de gestes de ses membres décharnés, ses cheveux dressés et ses yeux globuleux, le petit homme avait l'allure d'un insecte passionné et joyeux. Il prit Boris à témoin pour regretter le peu d'audace de ces chercheurs et cette manie moderne de tout vouloir mettre en programmes informatiques. Dans le taxi qui les conduisait, il se laissa aller à ses propres nostalgies d'un temps où le moindre candidat de philosophie était capable de rendre en signes de logique formelle, à la pointe du crayon, n'importe quel texte.

— Ah, monsieur Nikto, commença-t-il, si vous saviez quel climat stimulant et quelle économie de moyens nous avions alors à Vienne, avant la guerre. La plus petite assemblée réunissait en un clin d'œil plus de logiciens chevronnés qu'il y a d'ordinateurs dans cette salle de conférences. Et de toutes les tendances, naturellement, dont même des psychanalystes; orthodoxes, marxisants, mystiques et d'autres encore. Toute la fleur de l'intelligentsia... Si on s'amusait! Et quelle tension lorsque les physiciens débattaient avec les poètes, les chimistes avec les phénoménologues, les théologiens avec les théosophes... Ha! Tout perdu d'un coup, disparu, envolé ou immigré en Amérique pour se perdre dans le borbier du pragmatisme. Désormais, avec cette mode d'informatique, finis les beaux systèmes, finie l'élégance des démonstrations et *kaput* la créativité abstraite. Car ce n'est pas en tapant à la machine qu'on formera un nouveau Wittgenstein... quelle pureté poétique avait-il, n'est-ce pas? On perd du terrain, monsieur Boris

Nikto, je vous assure ; on perd du terrain et le métier se perd définitivement. Si le mouvement persiste, le cerveau humain sera incapable de penser seul d'ici au milieu du siècle prochain. Et ce sera bien fait. Moi, je n'ai jamais eu confiance à ces IBM, à ces Siemens, à ces fabricants d'outils pour les banques et les bureaux. Vous savez, je ne me suis jamais servi d'une machine à écrire ! Vous non plus ?

— Si, mais je préfère écrire à la plume, rétorqua Boris en souriant.

— Ah, à la bonne heure ! reprit-il. Moi, c'est le crayon que je préfère. Le bon vieux crayon qu'on peut effacer. Tenez, j'en porte toujours, plusieurs, de toutes sortes, et de beaux porte-mines aussi, dit-il en ouvrant son veston pour exhiber en effet une collection hétéroclite de crayons dans les poches intérieures parmi des liasses de papiers pliés. — Pratique, n'est-ce pas ? Ça me donne aussi le droit de porter mon vieux canif, pour les aiguïser, ajouta-t-il avec un sourire taquin. Je crois même que j'aime encore plus mon canif que mes crayons, pas vous ?

Et il sortit aussitôt de sa poche un long canif qu'il exhiba en l'ouvrant et le fermant avec une fierté bien juvénile gravée dans le visage.

— Je peux passer de bons moments à affûter mes crayons. C'est mon polissage de lentilles à moi, avoua-t-il les yeux pétillants. L'unité du monde, monsieur Nikto, de toutes les choses, elle peut être perçue dans l'éclat d'une pointe de mine bien effilée, vous le savez bien. Spinoza l'a bien dit, à sa façon, vous en souvenez-vous ? On n'a pas besoin de toute cette quincaillerie électrique qu'ils picorent comme des poules en espérant la satiété. Après tout, n'est-ce pas, si l'esprit universel avait voulu qu'on se serve de vils

claviers, il n'aurait pas perdu tant de temps pour créer l'infinité de rapports symboliques dont sont remplies la nature et la pensée, ne trouvez-vous pas? demanda-t-il avec colère.

— Vous le posez de manière bien essentielle, ce problème, docteur Spieltrieb, bien juste, répondit Boris avec un accent mélancolique après avoir fait semblant de pondérer longuement la question. Il cherchait ainsi à l'apaiser car le vieux devenait de plus en plus agité en se souvenant des ordinateurs, et Boris commençait à craindre une syncope ou un quelconque geste inadéquat de sa part.

Cette réponse parut en effet satisfaire le professeur, qui garda alors un silence hautain, les yeux dans le vague pendant le restant du voyage.

Le taxi les déposa devant une porte grillagée s'ouvrant au milieu d'une haie épaisse. La maison était en retrait, parmi des arbres et des buissons, au fond d'une allée mal entretenue, entièrement cachée de la rue. On aurait dit un pavillon de chasse ancien, en stuc ocre d'allure baroque, délaissé mais assez charmant. La demeure allait tout à fait avec l'apparence de son propriétaire: vieillotte, mal peignée, quelque peu aristocratique et farfelue à la fois. Tout en haut d'une tour attachée au mur latéral s'ouvrait une fenêtre ronde du genre observatoire astronomique, coiffée d'une girouette en forme d'aigle à deux têtes dépenaillée et en déséquilibre. Comme Boris paraissait attiré par cet étrange appendice de la maison, le professeur s'exclama avec fierté:

— Vous aimez mon atelier, à ce que je vois!

— Oui, c'est un place bien insolite, perchée là-haut.

Ça fait très... comment dire...

Mais Boris ne put conclure sa phrase puisque le seul mot qui lui vint à l'esprit était « alchimique ».

— Je vois ce que vous voulez dire, monsieur Nikto, enchaîna le professeur. Je pense aussi que c'est abstrait. C'est une sorte d'exposant qui met ma maison au cube! Très convenable aussi. Je me suis pourvu d'un télescope moderne, ma seule concession à ce temps de peu de raffinements. Des lentilles Zeiss d'une qualité extraordinaire! Je vous laisserai peut-être le manipuler un peu s'il nous reste du temps, car je vois que vous aussi, vous êtes connaisseur. J'ai une vue imprenable sur le quartier résidentiel; même sur un hôtel, ho! ho! conclut-il presque en sautillant, déjà au seuil de la maison.

Le professeur habitait seul cette vaste demeure encombrée de meubles lourds, de rideaux sombres et de bibelots. Pourtant, les pièces paraissaient d'une propreté extrême et le plancher reluisait comme dans les salles d'un musée.

Les deux autres convives qui attendaient cérémonieusement dans la bibliothèque parurent étonnés. Une vieille dame habillée en uniforme de servante et coiffée d'un large bonnet de religieuse leur servait du thé.

— Ha! Excusez notre avance mes chers amis, s'écria le professeur. Le colloque a été interrompu à cause de la bombe atomique. Mais j'apporte notre cadeau, comme promis! Monsieur Boris Nikto en personne, fit-il en serrant la main des invités et présentant Boris avec des gestes théâtraux.

Les deux invités étaient très différents l'un de l'autre, en tous les aspects, comme s'ils l'avaient fait exprès. Le premier, tout petit et extrêmement rond, chauve avec une moustache en brosse, avait le visage tendu aux allures de fauve irrité. Il ne dit rien, se limitant à toucher du

bout des doigts la main tendue que lui présentait Boris. Le professeur dit un nom difficile à comprendre et il ajouta qu'il s'agissait d'un mathématicien et iconographe amateur. Le second, mince, les cheveux noirs pommadés malgré son visage très ridé de vieillard, habillé en complet noir soyeux, la cravate nouée de façon fantaisiste, le sourire mielleux et les yeux attendris, garda un instant de trop la main de Boris dans les siennes en se nommant :

— Docteur De Slaszy, artiste. Il nous fait grand plaisir de vous connaître, Boris Nikto; vraiment, un plaisir profond. Je peux vous appeler Boris, n'est-ce pas, ajouta-t-il en le fixant avec des yeux perçants. Appelez-moi De Slaszy tout simplement, je vous en prie.

Une fois assis, buvant un thé fade, le professeur s'effaça comme dominé par les deux autres personnages, envers qui, de toute évidence, il avait un respect craintif.

— Excusez-moi, Boris Nikto, commença alors avec empressement celui qui se disait l'artiste. Excusez notre curiosité. Si je suis bien informé, vous n'avez pas écrit votre autobiographie; est-ce vrai?

— En effet, répondit Boris sans cacher son étonnement et avec une pointe d'agressivité. — En quoi cela vous concerne?

— Rassurez-vous, on le demande avec le plus grand respect. Cette question peut paraître impertinente à prime abord, mais vous comprendrez, j'en suis certain. Votre poésie est appréciée par nous tous, grâce surtout aux soins du professeur Spieltrieb qui, le premier, l'a découverte et a perçu ses rapports avec la logique formelle. Son degré d'abstraction et les rythmes que vous captez par votre exercice relèvent en effet des domaines les plus modernes des

mathématiques non-euclidiennes... Je me réfère à l'espace de Lobatchevski, mais aussi aux structures des quasi-cristaux et leurs rapports avec la mécanique quantique qui, j'en suis persuadé, ne constituent pas de mystère pour vous, ajouta-t-il avec un sourire et en baissant les yeux. — Or, une œuvre de cette intensité ne pouvait pas manquer de capter l'intérêt des cercles sémiotiques occidentaux. D'ailleurs, le présent colloque à l'université vous donnera l'occasion, je le souhaite, d'élaborer au sujet de vos subtilités axiomatiques avec des interlocuteurs plus exquis que nous.

Après son étonnement initial, Boris ne ressentait qu'une extrême lassitude devant ce discours délirant. Il était sûr que sa poésie n'avait aucun rapport avec les mathématiques, dont il ignorait d'ailleurs entièrement les théories modernes ainsi que les références de son interlocuteur. Boris avait pensé que le professeur Spieltrieb était maniaque ou sénile. Maintenant, par pure inadvertance, le voilà en compagnie de deux autres fous, sans savoir quoi faire ni quoi répondre. C'est ce qu'il fit : il garda le silence d'un air concentré, se limitant à quelques signes de tête pour indiquer qu'il suivait leurs paroles. Heureusement que ces trois personnages n'avaient pas l'air dangereux et qu'ils paraissaient l'aimer sincèrement. Même que le petit rond à la moustache en brosse abandonna son air furieux pour esquisser un sourire de plaisir lorsqu'il fut question du dernier théorème de Fermat. Boris perdait parfois le fil de leurs propos en s'absorbant à les regarder. Puis il captait à nouveau leurs paroles mais sans y prêter trop d'attention.

— Nous, continua l'artiste De Slaszy, nous nous limitons au plaisir contemplatif de ces figures géométriques, de ces dentelles célestes qui se dégagent à la lecture de vos

axiomes et des signes de dérivation poétiques produits par votre génie. Puisqu'en effet, ce sont des systèmes logiques et métalogiques, n'est-ce pas ?

— Tout à fait, laissa échapper le petit iconographe qui désormais se tortillait de plaisir sur sa chaise. J'ai d'ailleurs moi-même formalisé votre dernier recueil de poèmes, monsieur Nikto. Je crois que vous ne trouverez rien à redire de mes efforts de déduction propositionnelle ni des tables de vérité dressées en conséquence. À propos, sans vouloir être indiscret, lorsque vous les avez créés, vos ensembles, avant de les traduire en poésie, quel langage avez-vous utilisé ? Je parie que ce fut celui du Polonais Tarski. Ai-je tort ? demanda-t-il avec l'appréhension d'un écolier.

Boris se limita à un bref signe de la tête.

— Je le savais, je le savais ! éclata le petit homme en regardant le professeur Spieltrieb avec émotion. Merci, monsieur Nikto, mille fois merci ! fit-il debout en gesticulant. J'en étais sûr. Au contraire de certains de mes collègues, j'étais sûr que vous étiez parti d'un système propositionnel logico-mathématique pour le poétiser à posteriori, plutôt que de formaliser une poésie préalable. Et je suis d'accord avec vous ! Seule la logique permet de créer des images si saisissantes ; le soi-disant réel est trop concret, trop pauvre devant la pureté du langage. *Primum versificare deinde vivere*. J'étais dans la même voie que vous, quel bonheur ! La seule voie vraie. C'est le *Principia Mathematica* de l'*ars poetica*, monsieur Nikto. Merci une fois de plus, monsieur Nikto, vous nous causez une émotion incommensurable !

Boris sourit, magnanime, pendant que le petit homme se rasseyait en trémoussant. Voilà qu'il commençait

enfin à comprendre l'enthousiasme de ces gens envers ses jeux de langage. Ils ne blaguaient pas. Ils étaient fous, sans doute, ou complètement pervers par leur habitude universitaire de penser sans regarder la réalité. C'était ça. Ils avaient appliqué leurs trucs algébriques à la recherche d'une littérature abstraite, ou quelque chose du genre. Et ils étaient tombés sur sa poésie en le croyant aussi fou qu'eux... Il commençait aussi à comprendre leurs allusions à Spinoza et à Leibnitz, à l'harmonie du monde et à la lecture de l'univers. C'était donc ça l'aboutissement de leur passion sémiotique, conclut-il en s'efforçant de cacher son sourire.

— Vous voyez, Boris Nikto, reprit De Slaszy avec une pointe d'impatience dans la voix, nous sommes vraiment des amateurs avertis. Heureusement que vous avez passé à l'Ouest avant que des apparatchiks aient perçu le sens profond de votre quête. Les pauvres, si ancrés dans les théories réalistes désuètes et incapables de percevoir autre chose que la réalité. Mais, si vous me permettez, en tant qu'artiste, c'est justement cette réalité-là qui me cause souci, cette imperfection qui alourdit le sens des abstractions. Voyez-vous, Boris, nous avons été très confondus en apprenant par des amis communs que votre propre vie avait été, comment le dire, chargée d'avatars, accidentée en quelque sorte, remplie d'événements... Est-ce possible ?

— Un peu, comme celle de chacun, je suppose, répondit Boris mal à l'aise. L'immigration, le choc entre le Tiers Monde et l'Europe, tout cela bouleverse, certainement, je ne peux pas le nier...

— J'imagine à peine la force de concentration dont vous êtes capable, et que vous avez dû déployer pour ne pas

laisser ces accidents déranger l'harmonie de vos réflexions formelles...

Boris reprit son attitude méditative pour attendre la fin de cette nouvelle élucubration.

— Moi-même, De Slaszy, issu de l'aristocratie austro-hongroise, j'ai été épargné du réel cru et vil puisque mes aïeux avaient eu la sagesse de poursuivre leur vie en Espagne, en compagnie de la cour de Simeon I^{er} de Bulgarie, des princes roumains et de la famille royale albanaise. Mais, rien que de revivre les événements historiques à travers des textes, cela me bouleverse et me déséquilibre, monsieur Nikto.

— Vous vous dites pourtant artiste, monsieur... rétorqua Boris en se prenant au jeu.

— De Slaszy, monsieur Nikto, Aurelius De Slaszy. Je suis, certes, artiste, monsieur Nikto. Mon médium est le plus délicat qui soit, subtil. Je suis psychanalyste. L'existence humaine est ma matière, naturellement. Mais je ne m'occupe pas de ses aspects matériels. Seul le texte du discours trouve grâce à mes yeux. Je manipule, ou mieux je caresse cette fluidité pour la mettre en forme, pour lui donner un sens... Les êtres humains sont parfois si peu soucieux d'un ordre significatif qu'ils se dépensent malencontreusement, se gaspillent en vivant au hasard des avatars. L'herméneutique est un art majeur, monsieur Nikto, et je suis à son service.

Ces paroles furent suivies par un silence d'église. De Slaszy regardait dans le vague pendant que le professeur et l'iconographe baissaient respectueusement les yeux. Boris eut l'impression que les deux autres avaient été des patients

de cet idiot prétentieux, ou qu'ils l'étaient encore, lorsque De Slaszy reprit, sentencieusement :

— C'est donc ma science qui me porte à m'intéresser à votre biographie ; car, vous serez d'accord avec moi, Boris, cette existence accidentée constitue tout de même un texte, fût-il parallèle à vos réflexions... N'est-ce pas ?

— Un texte, dites-vous ?

— Si, mon cher. Vous ne l'avez pas écrite, votre autobiographie. Mais elle est là. Le plus intéressant c'est que vous avez osé la vivre, cette autobiographie, dans le registre du réel plutôt qu'en langage récitatif. Raffiné mais très dangereux...

— Je ne vous suis pas.

— Votre vie s'est bien déroulée, naturellement, puisque vous êtes ici. On peut la mettre en mots, la dépouiller des aspects particuliers pour en dégager le sens, déconstruire le récit apparent pour la lire en tant que texte, comme d'ailleurs n'importe quoi, vous en conviendrez... Donc, elle existe, indépendamment de vous, hors de l'espace et du temps pour ainsi dire. C'est mon domaine, sa lecture, cette mise en forme plastique de l'amalgame brut que constitue une vie.

— Je ne vous suis pas, car vous mélangez les sens avec vos métaphores et vous me confondez. J'ai vécu ma vie, pas ma biographie puisque je ne l'ai pas écrite.

— Voilà ma question, Boris, notre question à tous. Que l'homme du commun vienne à moi pour que je mette en forme sa vie selon mon style et mes exigences formelles, soit. Il n'a pas la créativité pour la dire, sa vie ; et seule ma production génitrice de psychanalyste peut lui composer une cohérence. Mes perspectives, mon dessin, mes symboles et les

mythes à ma disposition, ma sensibilité, ma propre conscience créatrice d'artiste, voilà les outils pour lapider un tant soit peu l'état brut des existences voguant à la dérive du désir. L'herméneutique est création, poésie; elle est le remède que cherchent les âmes souffrantes pour avoir un sentiment de finalité, un semblant de cosmos dans la dissipation chaotique qui les entoure, n'est-ce pas?

De Slaszy laissa alors son regard sévère écraser ses deux compagnons avant de poursuivre :

— Mais vous, Boris, qui possédez à la fois la science et la poésie, dans quel dessein avez-vous préféré vivre votre biographie plutôt que de l'écrire? Je suis persuadé que ça n'a pas été la complexité des événements qui vous en a empêché. Votre œuvre écrite le prouve bien. Il y a là une décision singulière, surtout pour un poète. Vous auriez pu la mettre en forme, cette vie, pour en dégager publiquement la structure; avec facilité, n'est-ce pas? En lapidant vous-même les diamants pour les mettre en valeur, comme il se doit. Je vous avoue, humblement, qu'avec bien moins de matière première, j'en ai tissé des fresques qui me permettent de comprendre chaque jour plus intensément mes propres racines aristocratiques, le fil récitatif essentiel qui aboutit à ma personne depuis les ténèbres d'un passé se perdant au-delà de la Renaissance, voire de Byzance...

Boris avait le souffle coupé; il resta la bouche ouverte, assommé par tant de vanité mélangée au délire, et il ne put rien faire d'autre que regarder son interlocuteur. Une idée provocante s'esquissait cependant dans son esprit: par quelle manœuvre pourrait-il blesser ce fat? Pendant ce temps, le professeur et l'iconographe regardaient le psycha-

nalyste avec des yeux d'adoration. De Slaszy leur donna un long moment de répit avant de continuer :

— C'est ainsi que je travaille continuellement à cette œuvre majeure, comme un orfèvre ; ou plutôt comme un maître oriental qui sculpte des univers subtils et infiniment dentelés dans une belle pièce d'ivoire. Dès que la matière vulgaire des autres existences est modelée par mon art, je reviens à moi, à cette passion, pour dégager l'absolu qui s'y trouve enchaîné à des pulsions libidinales dignes d'un titan. Ce combat formidable entre ma brutalité bestiale et la loi morale m'effraye, certes, mon ami. Mais je dispose de la parole, cette orthodoxie qui me lie à des âmes sœurs, pour assujettir ce mâle déchaîné qui laboure mon âme... diabolique, la verge fulgurante dressée pour des viols ravageurs, intoxiqué par la testostérone et conquérant !, s'écriait-il en épongeant son front blême avec un mouchoir aux broderies violettes avant de poursuivre. — Je vous assure, monsieur Nikto, la parole apaise, elle met de l'ordre, elle anoblit le vil. Mais vous, qui êtes capable de tant de raffinements abstraits, pourquoi n'avez-vous pas appliqué ces richesses à votre propre cas ? Quel est donc le sens d'avoir laissé béante cette contradiction entre votre esprit et la fatalité aveugle ? En tirez-vous profit ? Pourquoi n'avez-vous pas soumis votre vie au feu purificateur du langage récitatif ? Voilà notre question. Autrement dit, ce démon qui vous pousse à l'aventure, est-il si puissant que ça, si charmant que vous le laissiez se déchaîner ? La libido et le passage à l'acte, ne détruisent-ils donc pas l'esprit ? Se pourrait-il que la vie crue existe en dehors du langage, et qu'elle ait de la valeur ? Tant de questions... que de mystères aveugles et vertigineux !

Ces énoncés et le climat de grande émotion figèrent les trois intellectuels dans un état de méditation théâtrale qui allait d'ailleurs très bien avec le crépuscule. Boris se dit qu'il ne pouvait tout de même pas s'en aller sans insulter ce psychanalyste d'une façon quelconque. Après avoir encore étudié ses poses, son visage jauni, et en s'imaginant cette bite ratatinée qu'il venait de qualifier de verge fulgurante, Boris opta pour le simple bon sens :

— Pardonnez-moi, mais je ne suis pas d'accord avec vous. D'abord, toute autobiographie est un tissu de mensonges pour le seul plaisir de se justifier aux yeux des autres, de se donner de l'importance lorsque sa vie est sans attrait... Ce n'est pas une œuvre d'art, chers messieurs. Elle cherche à reprendre le temps pour le figer, à l'opposé de l'existence, qui est ouverte.

Il parlait avec une grande lenteur, le sourire aux lèvres et l'air de celui qui cherche à apaiser plutôt que de convaincre, très content de l'effet d'étonnement sur ses auditeurs :

— Vous confondez des choses trop distinctes, sûrement par perte de contact avec cette même réalité qui vous effraye tant. C'est de la création, je vous l'accorde volontiers, mais au même titre seulement qu'une homélie de curé ou qu'un texte publicitaire. D'ailleurs, en Allemagne vous avez des exemples bien connus des effets pervers de la transformation du réel à partir des mythes, n'est-ce pas ? Vos verbiages ne font que poursuivre une tradition très ancienne, chers professeurs...

— Monsieur Nikto, je vous en prie, balbutia De Slaszy.

— Non, ne me priez pas ! Je déteste qu'on parle à ma place. Laissez-moi continuer ; et écoutez plutôt, si c'est pour cela que vous m'avez fait venir. Ensuite, la vie et la littérature sont des choses distinctes, même si en apparence elles ont parfois l'air de se rejoindre. Comme la poésie, qui n'a rien à voir avec les mathématiques ou la logique. Sa source est dans nos émotions, concrètes, qu'elle vise à retrouver chez le lecteur. La vie est palpable, tandis que la littérature n'est qu'un jeu, sans autre sens que le plaisir ludique qu'on y trouve.

— Un jeu ? fit l'iconographe scandalisé en reprenant son faciès de fauve boudeur. — Vous voulez dire, comme le jeu d'échecs ?

— Si l'on veut. Les échecs sont trop abstraits, mais ça fait l'affaire. Je pensais plutôt aux jeux de l'amour, ou aux jeux de faire semblant qui sont si chers aux enfants. Tenez, pensez aux contes de fées...

— Propp décrit la structure du conte comme une algèbre, commença le professeur Spieltrieb, sans cependant pouvoir conclure, puisque Boris lui coupa aussitôt la parole :

— Pas de structures, professeur, oubliez cela. Ce ne sont que des sottises pour des universitaires oisifs ou des critiques complexés. Je parle du conte qui renvoie à la vie et au rêve du lecteur individuel, qui le fait vibrer d'émotion. Le poète et l'écrivain, ce sont de simples conteurs d'histoires, pour tricher le lecteur, pour le sortir de son quotidien fade.

— Monsieur Nikto, reprit De Slaszy avec assurance, vos poèmes renvoient aux mathématiques, pas au désir. Ou bien...

— Hélas, mes jeux de mots ne renvoient à rien, monsieur l'artiste; pardonnez-moi de vous décevoir. Après tout, c'est moi qui les ai créés, n'est-ce pas? Ces histoires d'algèbres et de structures, ce sont vos propres lubies, pas les miennes. Je ne les ai faits, mes poèmes, que pour m'amuser, comme quelqu'un qui monte des châteaux de cartes ou qui fait des jeux de patience. Ils sont le fruit de l'ennui pur et simple, de l'arrêt de la vie. Il faisait un silence si grand là-bas, les intellectuels disaient tant de bêtises sur le rôle social de l'art... comme vous avec vos métaphysiques et sémiotiques... et je n'ai trouvé que ces enfantillages verbaux pour m'amuser face à l'ennui. Peut-être c'est la même chose pour vous, avec vos algèbres; sauf que je garde mes pieds sur terre, moi.

— Pardonnez-moi, demanda respectueusement l'iconographe. Et c'est donc sorti spontanément, comme par miracle?

— Tout à fait spontanément, rien qu'en m'amusant, répondit Boris.

— Alors, monsieur Nikto, vous avez vécu un moment privilégié car, chez vous, le cerveau humain a produit ces systèmes et ces figures spontanément, à partir de ses propres rythmes physico-chimiques! Incroyable et émouvant à la fois, monsieur Nikto! C'est un exemple clair de l'esprit se manifestant en dehors de soi pour se connaître en s'aliénant. Exactement comme l'avait prédit Hegel, en toute spontanéité!

— Non, mon cher ami, protesta De Slaszy avec enthousiasme. Pas le cerveau! L'inconscient seul guide l'artiste aveugle devant le désir qu'il croit effleurer.

— Merde alors ! Vous allez vous taire ? interrompit Boris, sans cependant réussir à gâcher les regards émerveillés que s'échangeaient ses interlocuteurs. — Vous ne comprenez donc pas ce qu'est un jeu ?

— Ludiquement, en effet, monsieur Nikto, fit De Slaszy d'un ton conciliant. Rassurez-vous, nous vous comprenons très bien. Et nous sommes ravis de vous l'entendre dire avec tant de modestie, d'innocence. Je comprends maintenant pourquoi vous avez cru bon de renoncer à votre autobiographie.

— Ah, bon ! Et pourquoi donc, pouvez-vous me l'expliquer, demanda Boris au bord de la crise de colère.

— Parce que cela n'a pas d'importance devant tant d'absolus essentiels comme le jeu, le langage, les créations de l'esprit. Pour ne pas salir la pureté formelle de ce que vous appelez pudiquement le jeu...

Boris se leva d'un coup, empoigna De Slaszy par le collet et le secoua comme une guenille devant le regard épouvanté des deux autres. Le psychanalyste avait les yeux fermés et gémissait faiblement comme un enfant, avec des petits cris aigus étouffés. Son visage était si ridicule que Boris éclata de rire et le lâcha sur le canapé.

À ce moment précis, deux jeunes gens entrèrent presque en courant, à bout de souffle et ils restèrent debout tout à fait étonnés du spectacle inhabituel.

— Que voulez-vous ? demanda Boris sèchement.

— Excusez notre entrée précipitée, fit l'un d'eux. Nous cherchons le professeur Spieltrieb. Ah, vous êtes là, professeur... Excusez l'interruption, mais c'est urgent. Nous avons été attaqués par des fascistes. Par la police aussi !

Cette arrivée imprévue calma aussitôt les esprits et leur fit oublier la discussion. Les deux étudiants racontèrent de manière confuse le récit de la bagarre avec la police au cours de la manifestation anti-atomique : une sorte d'émeute avait eu lieu après l'intervention de groupes punks, avec beaucoup de casse, des voitures incendiées et des matraques. Les étudiants se demandaient quoi faire puisque divers participants du congrès avaient été blessés et exigeaient une réaction de la part de l'université.

Le professeur Spieltrieb ne voulait rien savoir de tout ça. Il renvoya les étudiants en leur suggérant de dire aux autres d'aller prendre une bière ou d'aller au cinéma car le colloque recommencerait de bonne heure le lendemain. Lui, il se dissociait de toute action entreprise par de vulgaires informaticiens, et il ajouta qu'il ne pensait aucun bien des Palestiniens. Puis, dit-il, la bombe atomique ne lui faisait pas peur, et le Français qui avait interrompu le colloque n'était qu'un playboy et un insolent.

L'iconographe et De Slaszy en profitèrent pour repartir avec les étudiants, hâtivement, sous prétexte qu'il fallait tout de même aller voir l'émeute et conforter les gens.

Seul avec Boris, le professeur fit servir des scotchs par la même vieille femme étrange coiffée comme une sœur. Ils restèrent assis dans le noir, buvant en silence pendant un très long moment. Par la fenêtre arrivait une fraîcheur intense accompagnée du bruit du vent qui arrachait les dernières feuilles des arbres du parc. Boris se sentait très calme et il repassait dans sa tête les moments les plus amusants de leur discussion. Soudain, il entendit le rire rachitique du professeur Spieltrieb qui cherchait ainsi à briser le silence.

— Monsieur Nikto, commença-t-il, vous serez désormais la brute bestiale dans les cauchemars de ce pauvre De Slaszy, la verge vengeresse... hi, hi, hi... La face qu'il faisait !

Puis, en raclant la gorge et d'un ton sérieux :

— Je réproouve votre conduite, naturellement, monsieur Nikto. Mais je suis heureux d'avoir vu ce prétentieux devant un homme en colère... Verge fulgurante, aristocratie byzantine, qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre, mon Dieu ! Le pauvre est roumain ; de ces Roumains pique-assiette qui courent le monde en se réclamant de la gloire passée de Vienne et maudissant les communistes... Verge fulgurante ! Vous voyez, monsieur Nikto, vous avez tout de même un peu raison avec votre théorie désuète de littérature comme fuite de la vie et divertissement d'enfants. Sa verge fulgurante et sa bestialité relèvent en effet du conte de fées, hi, hi, hi...

— Je m'excuse de vous avoir causé du souci, répondit Boris. Si, si, car je vous ai fait peur...

— Je ne voulais pas de meurtre chez moi, surtout pas de castration.

— Ma conduite a été grossière, certes ; mais vous, quelle sorte d'amis vous avez... Et puis, m'inviter comme ça, dans une souricière...

— Hi, hi, hi, hi ! fit le professeur en guise de réponse.

— Peut-être que vous ne le savez pas, professeur, mais vous vous êtes complètement trompé à mon sujet. J'écris en effet pour m'amuser, et jusqu'à il y a quelques minutes je vous croyais un peu dérangé. Que voulez-vous ? Ces artistes, dont vous exploitez tant l'œuvre dans vos trucs

de sciences littéraires... Bien, voilà : beaucoup sont comme moi et s'en fichent, des théories. Seulement, il faut pas les confronter face à face. Leur patience n'est pas bien grande.

— Je sais bien, monsieur Nikto, je le sais très bien. Vous vous dites joueurs, amateurs de jeux, mais vous vous fâchez trop vite. Tandis que nous, les professeurs, nous prétendons être des gens de science et nous avons une patience infinie envers n'importe quelle sottise à la mode... C'est comme ça, que voulez-vous ? De temps à autre l'un de vous rencontre l'un de nous, et l'on assiste à des perles du genre « verge fulgurante » de la part de l'homme de science, ou du genre « tricher le lecteur » de la part de l'artiste... Excusez-moi, monsieur Nikto, mais le « tricher le lecteur » me paraît presque aussi grandiose que la « verge fulgurante », n'êtes-vous pas de cet avis ? conclut-il en riant avec son interlocuteur.

Boris prit congé de cet homme sympathique avec le regret de ne pas pouvoir le fréquenter davantage. Le professeur s'excusa de ne pas s'être souvenu de lui montrer son télescope, et il accepta de bon gré que Boris partît immédiatement, sans assister au restant du colloque.

— Je leur dirai que vous êtes parti en protestation contre la violence policière. Ils comprendront et vous aimeront davantage, monsieur Nikto. Quant à moi, ma maison vous êtes ouverte si jamais vous repassez dans le coin. Ah ! Sans rancune ! Mais si vous décidez d'écrire votre biographie, n'oubliez pas de tricher le lecteur. J'adore les aventures !

FERNAND OUELLETTE

Aspects d'une culture de produits

ESSAI

La singerie du savoir demeure une caricature et une imitation non toujours conscientes du travail profond de la connaissance. Qui, en effet, aurait pu décréter froidement que la bêtise et la médiocrité devraient être les étalons de nos choix fondamentaux? Il me semble que nous sommes plutôt assujettis à une conception globale du *marketing* dans l'ensemble des *industries* culturelles. Car le problème de la culture et de la transmission des connaissances, aujourd'hui, est évidemment d'ordre mondial. À travers leur guerre économique et culturelle ou leur stratégie des traités commerciaux, les Américains ne se battent pas pour autre chose que l'accroissement de leurs profits à l'échelle planétaire et la suprématie de leurs industries culturelles. C'est ainsi qu'à Prague, quatre-vingts pour cent des films projetés sont américains. On préconise en quelque sorte la disparition de *l'autre* sous toutes ses formes, dans les cultures multiples qui tentent de vivre en marge des notions d'industrie, de produit et de rendement. Les Américains ne visent qu'à PROPOSER DES PRODUITS UNIFORMISÉS, le plus souvent

nourris de sexe et de violence. Leur musique et leur télévision ne cessent de nous violenter. Mais une technologie de pointe, un budget démesuré n'introduisent pas forcément en nous un rayon d'éternité, une fraîcheur du monde, une lumière d'enfant : autant de vie lumineuse qui ne saurait nous atteindre. Une grande partie de l'humanité, malheureusement, s'étonne au contact de ces «œuvres» fabriquées, admire béatement un *produit* qui le plus souvent nous étouffe et nous plonge dans les ténèbres.

Les médias d'aujourd'hui n'échappent pas à la contagion. Par besoin d'économie et par désir de simplification, ils tendent à massifier leur *clientèle*. Le réel solide de l'*entertainment*, d'ailleurs, essayait depuis longtemps de dominer la scène. C'est pour servir un pareil concept que l'industrie musicale des États-Unis, dans les années trente, avait tenté de pervertir un créateur de sons comme Edgard Varèse.

Voilà que notre radio publique (FM) a aussi été tentée de standardiser son auditoire, comme on le fait pour un produit, et, de l'accroître même en se référant à l'auditeur potentiel du plus bas dénominateur commun. Il est tout de même aberrant et peu ambitieux, n'est-ce pas ? de maintenir une programmation pour les *initiés* (dit-on avec mépris), pour un auditeur qui pense, critique et cherche à émerger du chaos pour mieux saisir sa relation avec la vie, les humains et le monde. Peu importe, après tout, que la connaissance véritable n'ait pas d'autre visée, c'est-à-dire, qu'à chaque moment de son évolution historique l'homme cherche la nature de son enracinement dans le monde, en lui-même ou dans son rapport avec la transcendance. Il a d'ailleurs toujours compris ainsi le sens de sa quête, sa soif de connaissance, son raffinement moral et sa vie religieuse.

Mais je reviens à ma première question : Qui aurait bien pu décréter que la bêtise et la médiocrité devraient être les étalons de nos choix fondamentaux ? Et pourtant, n'est-ce pas à l'abêtissement que conduit, par exemple, la notion de *capsule d'information* qui n'est nourrie par aucune réflexion ni par aucun travail intellectuel ? Sur le même plan, l'obsession du *magazine*, dans une radio dite culturelle, provient sans doute de l'illusion de rejoindre ainsi un « large public ». Ne risquons-nous pas alors de nous plier à la mollesse spontanée de l'esprit humain qui s'imagine penser en recevant des informations en vrac. Trop longtemps la radio culturelle de Radio-Canada, par exemple, a été une sorte d'émanation de la mauvaise conscience des politiciens et des administrateurs. Car pour les choses sérieuses, en effet, on s'en remettait au pouvoir de la télévision. Les politiciens auraient-ils pu se donner un autre devoir que la production de *divertissements et de sports* ? Une vraie « clientèle » peut-elle réclamer autre chose ? Il fallait avant tout donner au peuple ce qu'il désirait à travers les sondages et le marketing mis au service des spécialistes du marché. Le Service des émissions culturelles du FM, maintenant aboli, était donc, bien entendu, un service pour les *micropublics* ou les auditeurs dits « ponctuels », les prétentieux initiés, mais il n'avait droit qu'à l'os budgétaire. (Le budget annuel des émissions culturelles était inférieur à la production d'un seul épisode de la série *Scoop*, remarquait Georges Leroux. Ce qui est tout de même, sans être étonnant, symptomatique d'un choix de valeurs.) Mais c'est ainsi qu'on concevait une mission sociale et éducative. La vie commerciale exigeait tout, depuis qu'elle se prétendait la nouvelle forme d'absolu. Dans toutes les sphères d'activités, y compris dans le monde

culturel, on est ainsi parvenu à confier maints postes clés à des gens qui s'accrochaient à la règle du jeu des nouveaux maîtres.

À vrai dire, ne confond-on pas l'organisation socio-économique en vue de l'épanouissement des hommes avec la finalité de l'être humain lui-même? Au nom d'une structure socio-économique qui devrait être la base normale d'une vie personnelle ascendante, on exige l'abrutissement des hommes et le sacrifice de la vie elle-même. Voilà que, dans la perspective d'une évolution technologique et d'un produit normalisé, les chers auditeurs « fidèles », épris de connaissance, apparaissent à l'évidence comme des victimes naturelles. On cible les *focus groups*. On questionne, paraît-il, leurs *intentions*. Les « ponctuels » n'ayant droit, bien entendu, ni au sommeil ni aux quelques émissions de qualité que la télévision laisse parfois filtrer. Ils ne peuvent plus espérer, semble-t-il, ce qui s'appelait naguère une émission de radio pensée pouvant déboucher sur une réflexion et sur de véritables débats. D'une certaine façon, la synthèse d'un vrai savoir et le dessein d'une vulgarisation de qualité deviennent choses négligeables.

Trop souvent la crainte d'être coupé du réel et la hantise de ne pas être « branché sur l'extérieur » semblent prédominer chez plusieurs cadres de la radio de demain en voie de numérisation. Travaillons donc pour le grand public, pour le « best-seller », par exemple, voilà du terrain solide, de la vraie culture. Peu leur chaut de tourner le dos au seul vrai public possible pour une émission culturelle de qualité. Cette vision des choses ne résulte certainement pas d'une question de « compressions budgétaires ». Il est assez logique, alors, que certains apprentis de l'*animation* fassent un

éloge abusif et trompeur du *direct* sur les ondes. En effet, en *direct*, on peut sans cesse informer l'auditoire des frissons de l'industrie et des « désirs » du consommateur. On peut suivre un produit à la trace. On peut épauler et servir avant tout les seuls *gagnants*, ce qui est, nous le savons, une loi saine et naturelle du marché.

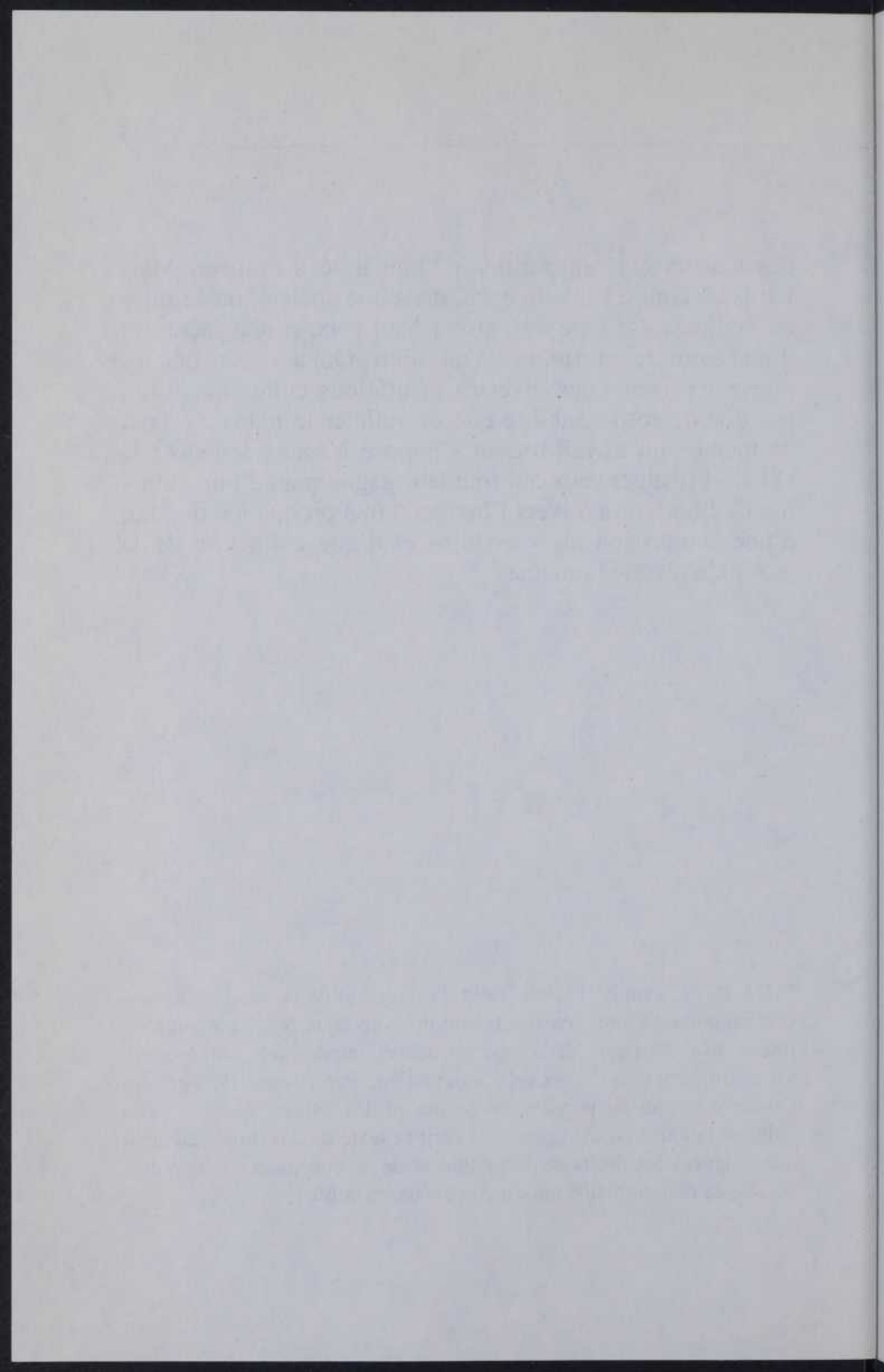
Il est évident que si, pendant trente ans, alors que j'appartenais au Service des émissions culturelles, nous n'avions fait qu'une radio en *direct*, nous n'aurions jamais pu réaliser, par exemple, une série de vingt-six émissions sur la cybernétique avec des savants et des spécialistes d'Europe et du Québec, cinquante-deux émissions sur la nature de l'*Homme américain*, quarante-huit émissions sur les mythes et les littératures orales, une série de Claude Lévesque consacrée à l'*Esprit du féminin*, les séries majeures *Documents* et *Entretiens*, etc. Je ne dis pas que nous n'avons pas fait d'erreurs de jugement. Mais c'était une époque où la radio culturelle était l'une de nos grandes institutions, où le chef du service croyait à la radio. Il avait obtenu l'autonomie de notre service à force de volonté, de passion et d'enthousiasme. En effet, sans la ténacité de Jean-Guy Pilon, nous n'aurions jamais concrétisé autant de projets ambitieux qui rejoignaient des auditeurs curieux de savoir, les habitués de Radio-Collège. Durant près de trente ans nous avons eu l'appui d'un chef de service qui se tenait debout, comme un paratonnerre, contre tous les assauts de la mentalité populiste et les tentations de glisser dans la facilité. Personne n'a eu un respect plus profond de l'auditeur et de son intelligence. Il n'a jamais craint les « contenus ». Il n'a jamais pris la radio pour une fin en soi, encore moins pour un divertissement débridé qui se confine aux

crépitements de surface. La radio était pour lui une célébration du désir de savoir et du pouvoir de sentir que ressent tout être humain qui s'éveille à l'infini des connaissances et à la merveille de la vision poétique du monde. La connaissance et la poésie étaient ses pôles de prédilection. Il n'attendait que notre accord, certes, mais un assentiment profond. Nous n'espérions pas d'autre ouverture d'un camarade poète. Rien, sur ce plan, n'était plus gravement moral que le respect entier de ce que l'homme rêvait, découvrait et construisait. Jean-Guy Pilon était ce qu'on appelait jadis un homme d'honneur et d'idéal, un homme de *qualité* qui n'avait jamais reçu celle-ci d'une quelconque autorité, mais l'avait nourrie secrètement en lui-même dès sa naissance.

Bien entendu le travail de sape et de fragilisation de la culture, en somme de tout ce qui crée et pense, n'est pas nouveau, mais il se poursuit aujourd'hui dans la perspective d'une mondialisation des grandes industries culturelles. Rien d'étonnant à ce que la menace surgisse partout, dans la plupart des sociétés dites cultivées. Il y a chez certains administrateurs un mépris à peine refoulé ou une mentalité d'*intégriste* qui s'en prend à tout ce qui veut s'extirper du commun. Tout cela, bien entendu, au nom des idéaux démocratiques (*populistes*, faudrait-il dire), de la «rectitude politique» et du bon sens. Tout cela sous la pression, parfois inconsciente, des manipulateurs de l'économie et de l'*air du temps*. Car n'est-il pas de bon ton de s'en prendre à l'hermétisme de ceux qui rêvent et pensent? Comme si les personnes intelligentes et cultivées étaient menaçantes. Certes la moquerie et le sarcasme contre «l'intellectuel» sont faciles pour qui s'en tient aux remous d'une population souvent fatiguée, exploitée, déracinée et en marge du sens et

des valeurs qui ont permis à l'humanité d'avancer. Mais l'attaque contre l'intelligence, dans une société, ou sa mise en veilleuse, se paie toujours à haut prix, d'une façon ou d'une autre. Je reformule ma question : Qui a décrété que les nouveaux agents des diverses institutions culturelles n'ont pas d'autre responsabilité que de refléter le marché ? Tout de même ! un travail urgent s'impose à tous : dénoncer la bêtise et fustiger ceux qui font leur gagne-pain d'une industrie de l'horreur à travers l'image, d'une production du laid, d'une soumission au « produit » et d'une extinction de la profonde rêverie humaine ?

N.D.L.R. À la fin de l'année 1994, la direction de la radio de Radio-Canada annonçait une transformation majeure de la programmation du réseau FM. Plusieurs écrivains, artistes et intellectuels ont protesté vivement contre cette nouvelle orientation. Parmi eux, M. Fernand Ouellette — qui fut pendant trente ans un des artisans de cette radio culturelle unique en son genre — a écrit ce texte où il affirme et défend avec vigueur les droits de la culture et de la connaissance dans une société de radiodiffusion qui est en voie de les oublier.



ROBERT BAILLIE

L'accident

RÉCIT

Très tôt, l'écriture m'est apparue comme étant le lieu primordial où régler mes comptes avec les morts. Jamais facile, l'autocensure exige chaque fois une transposition derrière laquelle la cible se dissimule. Il me fallait aussi une bonne dose de candeur, sinon de naïveté, de témérité, pour oser toucher à certains interdits. La mort séductrice est un tabou. Un jour, on ne peut pourtant plus lui résister. Dieu et les lecteurs, ces voyeurs insatiables, se font complices de nos ignominies, de nos lâchetés et ils nous poussent dans le vide où, paradoxalement, nous trouvons du bonheur.

À dix-sept ans, notre ami Gilles s'est tué sur sa motocyclette. La collision avec un chauffard s'est produite à quelques rues de notre école secondaire. L'acquisition récente d'une moto avait ajouté à la distance qui le séparait de nous. Gilles fréquentait depuis peu le collège classique. Ce ne furent cependant pas ces prétextes qui dictèrent notre inqualifiable conduite: aucun copain du groupe ne se présenta à la maison funéraire ni à l'église pour rendre à Gilles

et à sa famille un dernier témoignage. Etions-nous tous des lâches? Un sentiment de culpabilité m'a poursuivi pendant des semaines et des mois. Puis ce deuil raté fut refoulé comme bien d'autres avatars de l'enfance et de l'adolescence.

Quelques dix ans plus tard, papa était foudroyé dans la soixantaine à peine entamée. Par un phénomène de superposition que je ne m'explique pas clairement, les deux souvenirs se sont confondus et la mort de l'ami, la mort du père ne peuvent plus se dissocier. J'ai renié l'un et j'ai mal pleuré l'autre. D'une certaine manière, les deux actes manqués ont commandé le choix et la poursuite du mystérieux métier d'écriture. Avec quelques autres disparus, Gilles et mon père font à présent partie de ma quête de vie.

L'écriture d'un deuxième roman arrivait à son terme. Du moins tentais-je alors de m'en convaincre. Un personnage de mère excentrique s'appêtait à disparaître, sa mort étant prévue dans le plan initial. J'hésitais entre l'accident de motocyclette et l'embarquée d'une automobile. Je décrirais le saut dans l'infini du fleuve depuis les hauteurs des Éboulements dans le beau pays de Charlevoix. Imaginez Marie-Beauté chevauchant sa rutilante monture, car elle possédait le cran nécessaire, l'audace vindicative de sa condition de femme émancipée et anticonformiste. Mais allez savoir pourquoi, la moto à peine aiguillonnée sur la route des caps se fit évincer par la description d'une voiture sport rouge flamme. La moto n'était-elle pas le dernier lien qui m'aurait permis une récupération de la mort de Gilles? La transgression de l'objet sacrificiel, sa disparition subite laissaient présager le ratage réitéré de l'accident et de la mort de mon ami.

Dans les circonstances, pourquoi penser encore à lui? Le personnage romanesque était celui d'une femme, d'une mère; le décor à mille lieues du quartier urbain et le véhicule, une automobile. Dans l'impact fictif et ses causes, il n'y avait plus rien de commun avec l'accident réel de l'adolescent à la motocyclette. Nos masques et nos subterfuges ne nous trompent-ils pas nous-mêmes? Récurrence de refoulement, ils jouaient encore contre Gilles, c'est-à-dire contre moi.

Mais le mensonge apparent de la fiction se heurte tôt ou tard à l'imminence d'une réalité. Cette réalité se chargera bientôt d'une mission plus cruelle, plus implacable, bien au-delà du travail de transposition romanesque. À mon insu, une autre victime se préparait à succomber à mille lieues du récit, sur une route tout aussi aléatoire.

Je n'eus pas le temps de terminer la scène de l'accident de Beauté. Mille métiers... Ces brusques ruptures, ces arrêts intempestifs laissent parfois tout un univers en gestation. La victime ainsi abandonnée agonise parmi des ronces, en attente de la disponibilité de son auteur. Marie-Beauté gisait donc, accrochée à flanc de ravin, dans la brume du fleuve. Interruption salutaire? Garantie efficace, compensatrice, contre l'angoisse devant la page blanche. Le procédé est bien connu: ne jamais poursuivre jusqu'au bout le fil conducteur de son inspiration. Conserver du lest narratif pour la reprise des hostilités de composition. À la première occasion, je saurais par où reprendre la trame du récit. Pour l'accident de Beauté, suite au prochain épisode. L'écriture est en soi une sorte de téléroman, de feuilleton à poursuivre coûte que coûte, jusqu'à épuisement, jusqu'à ce que mort...

En attendant, je rêve secrètement que cela s'achève sans mon intervention. Que cela décide de vivre ou de mourir en dehors de moi. La poursuite du même fantasme, du même désengagement révèle chaque fois le verdict de vilénie attachée au constat de paresse du créateur. Couardise d'auteur, le mot est-il trop fort pour décrire l'illusion de la poursuite de l'écriture sans l'imposition de l'acte d'écrire? De toute façon, il s'agit d'un rêve partagé par la plupart des écrivains, qu'ils l'aient ou non publiquement avoué.

J'appris alors une terrible nouvelle qui changera le cours du projet romanesque. Une voisine avait subi un accident similaire à celui provoqué, inventé dans la trame de mon roman. Gisèle reposait dans un état comateux, elle avait très peu de chances de s'en tirer. Multiples fractures au crâne, occlusion majeure, opération risquée, seul le temps pouvait jouer de chance ou de malchance. De quoi ébranler l'ami et mobiliser le réserviste en permission d'écriture. Il n'était plus question de lâcheté. Une part de responsabilité s'imposait brutalement à l'occasion de cette tragédie réelle d'une vraie vie menacée. Une impression d'urgence, un sentiment de nécessité se manifestaient à mon corps défendant. Le principe de réalité affrontait dans ma conscience une autre force tout aussi persuasive, l'imputabilité. Une ancienne dualité refaisait surface. J'étais de nouveau tirailé par une vieille folie. Encore un peu et je me serais senti coupable d'un mauvais sort jeté par le seul acte d'imaginer. On ne crée jamais impunément, etc.

À cause de ma grand-mère, pendant toute ma jeunesse, j'ai lutté contre des mystifications superstitieuses. J'ai aussi conquis une certaine immunité contre tout occultisme, une résistance aux miracles des saints, des guérisseurs,

des théosophes, des sociétés secrètes. Même le cirque et ses magies m'ont à ce jour rebuté. J'ai horreur de la science-fiction au cinéma et me méfie des contes fantastiques. Je ne fus jamais porté vers la bande dessinée ou le roman policier. Même le théâtre se heurte à ma résistance. La télévision ne m'a jamais fasciné. Ne parlez pas d'ovni, de parapsychologie, d'astrologie, de cartomancie ou de phénomènes inexplicés. Je suis un hérétique.

Hors la poésie et le symbole, la musique, la divine musique, je ne crois pas aux correspondances. Allergique au trucage, je ne vibre vraiment qu'à l'art sans trompe l'œil, idéalement abstrait, l'art sacré par excellence, loin du plat réalisme ou naturalisme. Et le roman? Il doit être poétique en ses fondements, par où rejoindre l'essentiel de l'art, de toute création, sa définition même. Et le mystère de l'œuvre, son authenticité se pointent au rendez-vous du jugement critique. Allez donc démêler mystification et magie créatrice. En pleine violence où s'affrontent fiction et réalité, il y a de quoi perdre, du moins temporairement, l'acuité de son discernement. Plus que jamais, il faut alors se faire violence, d'où la souffrance comme principe associé au bonheur d'une libération par l'écriture. «Lutter contre soi», disait Antonin Artaud.

Bien que résistante, l'armature n'est pas invincible. Le défaut de la cuirasse apparaît à l'occasion de crises semblables à celle qui alors me submergea. Les flancs du *Vaisseau d'Or* sont d'autant plus fragiles quand on se frappe à l'écueil de sa propre fiction. Nelligan y sombra. Quand on se retrouve en période d'intense création, la vulnérabilité affleure et l'on devient la cible de tout un fatras psychique. On lutte et on ne lutte pas. Malgré soi, nous aimons défaillir

sous le poids d'une cohorte de signes nous assaillant avec délices, avec douleur. Ce qui pourrait empêcher de vivre normalement sa vie nourrit, gave, empoisonne avec délectation. Là réside le danger de succomber aux charmes du diable fabuleux. La descente aux enfers du doute s'accompagne de volupté. L'on devient fou, invivable pour son entourage. À mon tour, je jette des sorts, je redeviens le sorcier de mes cauchemars d'enfant.

Des coïncidences? Pourquoi avais-je choisi de transposer la mort de Gilles en celle de Marie-Beauté? Ce personnage fictif avait l'âge de mon amie Gisèle, qui elle-même était mère, une ressemblance psychologique les unissait. Et dans son automobile, elle m'attendait, elles m'attendaient toutes deux, Gisèle et Beauté, suspendues entre la vie et la mort parmi le fracas et les ronces des buissons, en bordure d'une même route.

Je subissais l'amplification euphorique que procure l'état de grâce dans lequel on est plongé en cours de rédaction. Même quand on est stoppé dans son élan d'écriture, effectivement, d'une certaine manière, *cela continue*. C'est ce que l'on ressent dans le secret de ses impulsions les plus intimes. Tout vous interpelle de façon hystérique. Un seul point de convergence innerve la conscience: la fiction et la réalité se confondent. Le reste se mêle en un brouillamini de faussetés menaçantes. Cela ressemble à *un vif éclat de gâté verte*. Le réel perd son poids. Vous perdez le sommeil. Tout peut interférer, même la joie, même la vie dans la mort ou la mort dans la vie.

À cause du drame de Gisèle, j'avais acquis la conviction profonde qu'il me fallait sauver de sa mort mon personnage romanesque. Voilà. Reprendre la narration là où

je l'avais laissée pour enfin sortir ma victime de sa fâcheuse position. Marie-Beauté n'était pas encore morte. Elle l'était dans ma volonté première, selon le plan prévu, mais le temps en sa faveur jouait contre moi. Nul n'aurait pu réduire à mes yeux le rôle et la responsabilité qui m'incombaient. La volonté était un concept mort-né au seuil de la responsabilité. Surtout, n'en parler à personne ! Malgré cette imposture, jamais il ne me serait venu à l'esprit la moindre hésitation. Pas l'ombre d'un doute, pour sauver Gisèle, il fallait faire vivre Beauté. C'était là une évidence. J'y puisais le sens de mon intervention. Une fois la rédaction terminée, le personnage sauvé de sa mort, j'étais persuadé que Gisèle survivrait.

Gisèle et Marie-Beauté survécurent effectivement toutes les deux. À l'hôpital, les chirurgiens ont parlé de réussite inespérée de la science. Dans les journaux, des critiques littéraires ont souligné l'efficacité du roman *Des filles de Beauté*, et la vraisemblance de son dénouement. J'avais réussi à mettre un terme à l'épisode qui s'était inventé une fin heureuse, une fin commandée par la nécessité d'un bonheur extérieur. Heureux, j'étais sorti de l'hypnose de l'écriture ; indemne, j'allais redevenir un être équilibré. Après la mégalomanie, la prétention, la prétention d'auteur !

Je résisterai longtemps à oser la confiance auprès de Gisèle. Un jour pourtant, elle témoignera avoir senti des forces s'affronter pendant qu'elle végétait dans la vacuité de son coma. Bien sûr, tous ses amis avaient poussé, tiré sur elle, afin qu'elle prenne appui du bon côté de la vie et qu'elle nous revienne. Certains prièrent. Moi, j'avais écrit un texte de fiction. L'écriture est une hérésie du réel. Tout en la profanant, la fiction transcende la réalité, elle la

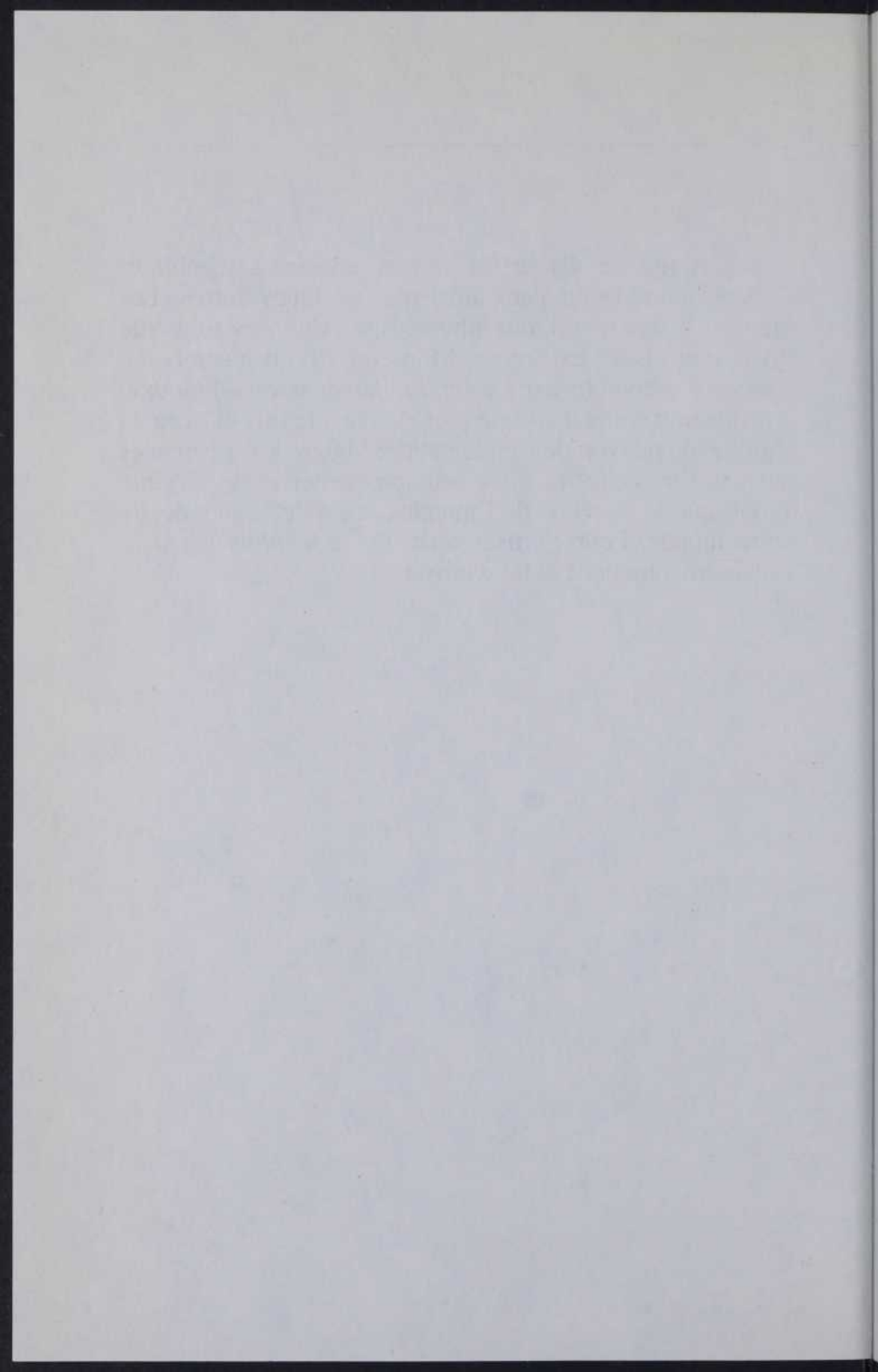
sacralise. Gisèle dut elle-même décider de sa résurrection. La science lui accorde le crédit de sa réhabilitation. Gisèle a gagné, Gisèle a eu raison. Son courage nous a tous convertis à la religion de la volonté.

Longtemps j'ai gardé le silence sur ces coïncidences qui finirent par s'estomper dans ma mémoire. Plusieurs années passeront avant qu'elles n'émergent d'une réflexion imposée par la réédition du roman. Devant des auditoires de lecteurs, j'illustrerai le beau ravage que peut accomplir l'écriture quand on s'adonne à son culte idolâtre. Puis, dans un souci de distanciation et à force de répétitions, j'en viendrai à n'y croire qu'à moitié, à y prêter une importance, une valeur anecdotiques.

Aujourd'hui, l'accident de Gisèle prend en ces lignes la forme d'un récit qui le stigmatise de façon décisive. Ce texte est un travail de création, il permet ici-même qu'une boucle soit bouclée. C'est ainsi que Gisèle et Marie-Beauté se rejoignent et se confondent dans l'idéal puisque leur histoire est enfin racontée.

Par ailleurs, il faudra remettre sur le métier de fiction l'acte manqué de mon adolescence. Errant sans sépulture dans un espace intérieur infini qui me hante, l'ami Gilles attend toujours. Tel le frère d'Antigone, il réclame qu'on le sorte des limbes de son inaccomplissement. Cela prendra plusieurs efforts au bout de maints accouchements. Car la mort fictive est avorteuse. Gilles franchira un jour le seuil des ténèbres sous les traits diaboliques du trop beau Savaria, personnage de *Soir de danse à Varennes*. Le motard succombera sur une route sinueuse entre Verchères et Contre-cœur, au pays du Survenant.

Après ce détour, il restera encore à réhabiliter l'image mortelle du père ainsi que quelques autres. Les victimes seront tour à tour inhumées et exhumées au gré de l'œuvre et de ses exigences. Morts ou vifs, il incombe au conteur d'accomplir leur destin. Le paradoxe est admirable, il réside tout entier dans une prérogative à la fois illusoire et légitime du pouvoir de l'imagination. Malgré les apparences ou à travers celles-ci, l'on peut proclamer avec Virginia Woolf que le royaume de l'imaginaire est de ce monde, de notre monde. Pour l'artiste écrivain, le sublime accident consistera toujours à le faire advenir.



MADELEINE GAGNON

de l'Académie des lettres du Québec

Désastre

POÈME EN PROSE

Le soleil avait disparu depuis longtemps. On ne savait pas pourquoi. Personne, même les plus savants. Le jour était une nuit noire. On ignorait maintenant la différence entre jour et nuit, sinon par les horloges, cadrans et montres qui fonctionnaient encore comme avant.

On ne pouvait plus aller très loin quand on sortait. Quand on allait trop proche, on se perdait tout autant.

Des prophètes avaient prédit le retour du soleil à l'équinoxe du printemps. Il ne vint pas. Ou encore, au solstice d'été. Fous d'attente vaine, on ne vit pas le soleil revenir à sa place. Plus fous encore, ceux qui avaient cru aux prophètes et qui ne les crurent plus.

Le plus étrange, c'est que la neige n'avait pu fondre un été durant. Dans les nuits et jours étoilés, les sculptures blanches scintillaient, menaçantes. On se glissait dehors pour les voir, comme si l'âme de la neige nous était enfin révélée. Certains n'en revenaient pas.

On les retrouvait gelés sur les bancs de neige, statues de sel qui s'étaient retournées trop tôt sur l'âme muette des choses.

On ne les enterrait pas, la terre étant perdue trop bas sous ces amas. On attendait qu'elle fonde, la neige, pour les retourner à la terre d'où ils venaient.

Certains priaient devant ces sculptures à forme humaine prises à même la glace comme nous à nos destins nocturnes.

On avait froid.

Et la lumière manquait.

À chaque jour sombre, il y en a qui craquaient. On les retrouvait un peu partout morts suicidés, avec des notes griffonnées tout autour. Les styles variaient, mais la désespérance était la même : on avait cru au retour du soleil et on n'y croyait plus.

Les corps étaient enfouis sous la neige avec leurs mots, dans des petites cavernes creusées comme des igloos.

On décorait ces tombes froides comme on pouvait. Il n'y avait plus de fleurs depuis si longtemps.

Ni de feuilles sur les arbres.

Dans la noirceur constante, plusieurs s'étaient remis à croire aux fantômes et aux revenants.

D'autres marchaient main dans la main, ils se tenaient au plus près les uns des autres, pensant toujours : on sait jamais.

Dans ce désordre des choses les plus élémentaires, les grandes voix indiquant le chemin n'étaient plus celles d'avant.

On entendait de petites voix timides dans la nuit constante et leurs paroles neuves, à peine audibles, en effrayaient plus d'un.

On aurait dit des bouches enfantines cherchant leurs mots à travers incertitudes et balbutiements.

Pour les capter, il fallait ouvrir ses oreilles autrement.

Mais il fallait surtout ne pas craindre les silences de la nuit.

Le silence, avec ses effets déroutants.

Il y avait d'interminables temps de pleine lune pendant lesquels on pouvait apercevoir d'innombrables oiseaux morts jonchant les routes blanches.

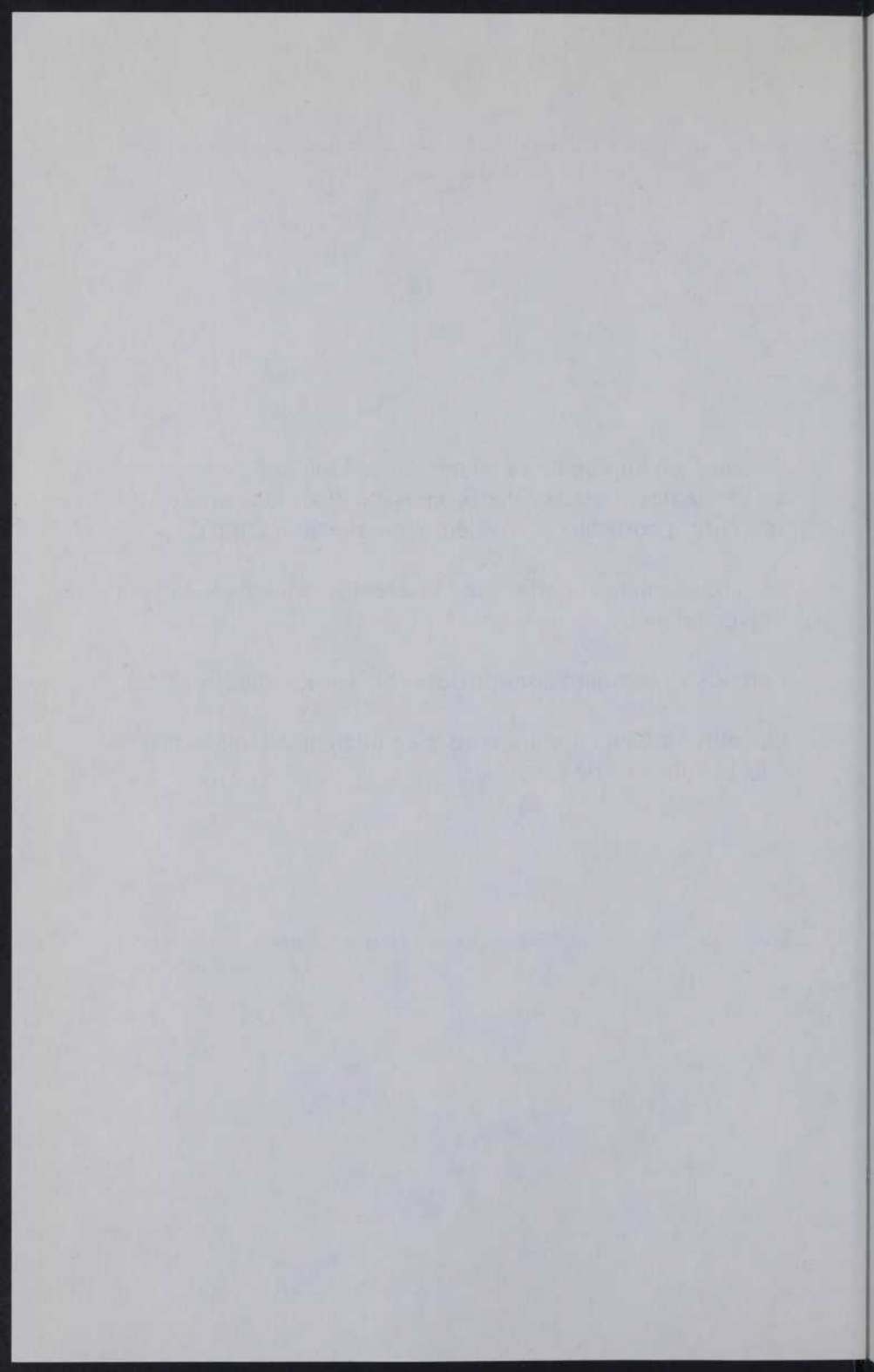
Soudain, on apprenait à contempler la lune et à se souvenir du chant des oiseaux. Parmi ceux-ci, les plus rapaces — vautours et corbeaux — avaient tenu plus longtemps.

Les croassements lugubres traversèrent le printemps, l'été et l'hiver suivant.

Certains s'abattaient comme des croix sur les statues de sel.

Les plus vaillants d'entre nous s'en allaient parfois nettoyer tous ces champs de carcasses.

Rimouski, mars 1991 – Montréal, octobre 1995



WILFRID LEMOINE

Départs

RÉCIT

Il me dit que sa propre vie lui devenait insupportable, qu'il avait même songé à en finir, que la désorientation subite, brutale, l'avait complètement désaxé, que le non-sens était total comme s'il eût été aspiré par un énorme trou noir, dans l'absence absolue. Ces trois jours et nuits dans une vaste salle de leur manoir rustique où les siècles se blottissaient aux encoignures sombres des poutres plafonnières, pensai-je, au creux du temps arrêté, figé en une gigantesque illusion soudain perçue comme une révélation pétrifiante, une désintégration immobile. Il avait voulu qu'il fût là, au milieu de cette pièce ombreuse où la pierre des hauts murs disparaissait dans l'obscurité grandissante des moulures patinées; là, au milieu de la pièce, étendu sur une table légèrement inclinée, recouvert d'un drap blanc, n'offrant aux regards que sa tête aux traits rajeunis, reposés, me dit-il, le teint frais, et une mèche rebelle lui retombant sans cesse sur le front malgré le geste répété de la main amie, toujours la sienne qui doucement la remplaçait, inutile-

ment. Chaque côté du corps, la lumière tremblotante de deux grands cierges créait une illusion de vie sur ses traits, de légers frissons, cruels et mensongers. Et le silence, me dit-il, le silence du cri qui ne pouvait sortir de moi. Nous étions, lui hors du temps sous son linceul trop blanc en ces murs trop sombres, moi dans mon temps froissé, immobile ; nous étions seuls, me dit-il, dans l'absence l'un de l'autre, absolue et définitive, moi dans un profond cauchemar que je ne pouvais secouer. Il eut alors la certitude, comme une révolte me dit-il, que tout ce qui avait précédé la mort inattendue du gisant n'avait jamais eu lieu, qu'ils n'avaient ni l'un ni l'autre jamais vraiment existé, qu'il assistait pendant ces jours immobiles à l'anéantissement du passé lui-même, irrémédiable, que leurs deux vies avaient été rêvées ; mais rêvées par qui, se demanda-t-il ?

Dès le premier soir arrivèrent des fleurs, beaucoup de fleurs, bien réelles, leurs parfums mêlés au hasard des amitiés lointaines. Une sorte d'état second le possédait, comme le signe indéchiffrable d'un crépuscule à la dérive. L'ami gisant, lui, marmoréen malgré l'illusion de vie vacillant sur ses traits, était-il vraiment absent de lui-même ? Combien de fois lui ai-je replacé la mèche rebelle encore, vivant d'une vie autonome... Était-il absent de lui-même, me dit-il, quand moi tout près, debout, pendant ces jours, ces nuits, si longtemps mais en un seul et si dense moment, lui que je voyais comme jamais dans toute l'intensité de notre vie, comment pouvait-il être absent de lui-même, de notre vie, de nous deux ? Lui, pourtant là, dans son absolue indifférence que je n'acceptais pas. Puis, presque en silence, comme des statues murmurantes, quelques amis, des paroles

chuchotées, une main qui s'attarde sur mon épaule, une chaleur, me dit-il... bien inutile, car je suis absent de moi-même. Ne me concerne plus que le gisant sous son rectangle de lumière, comme un appel à l'indécise pénombre des murs; et le parfum maintenant trop sucré de toutes ces fleurs, parfum si lourd.

Ces jours-là, me dit-il, j'eus parfois la sensation de sa présence vive, mouvante, chaleureuse, parfois de mon absence rigide, figée sans fin; la sensation d'être cadavre vertical et que lui, étendu, me veillait. Et puis, après ces nuits, ces jours, il fut mis en bière; je le peignai doucement, et mes lèvres gardent encore le souvenir de l'impassible froideur de son front lors du baiser d'adieu. Nous avons donc appris la mort, lui et moi, me dit-il. Mais tandis qu'il s'est perdu dans l'absence totale et définitive, je lutte encore avec la piètre illusion qu'existe le réel. Je lutte, me dit-il, car je suis encore illusion. Et le poids de ce silence absolu.

Tu es celui qui disparaît, comme évanoui, puis qui revient aussi, l'inopiné. Le grand dieu du voyageant. Tu erres comme ça autour de la planète. Vas-tu seulement quelque part? Pour le plaisir d'aller. Et pour celui du retour, peut-être. Tu es grand, calme, jamais pressé mais toujours en mouvement. Tu es toujours en instance de départ; pour être, écouler ta vie, te rendre à toi-même, tu pars. Immobile, me semble-t-il, tu ne serais plus en ta vie. Tu es là doucement, entièrement, puis tout à coup il n'y a plus que ton souvenir. Puis un jour, après combien d'années, tu es à ma

porte, souriant, le soleil au visage, au fond de tes yeux, derrière ton sourire pourtant franc, bouge une ombre surgie des longues saisons d'absence. Toujours, tu le sais, nous reprenons la conversation si longtemps suspendue, comme si c'était hier. Alors tu es l'ailleurs sur mon seuil. Tu n'as jamais une mèche sur ton front. Tes cheveux maintenant blancs sont toujours bouclés. Ta contradiction est la plus franche que je connaisse; elle n'est pas crispation, elle navigue sans cesse. Un jour je te dirai la mienne — mais comment pourrais-tu ne pas la connaître? — qui est un vertige récurrent qui fait de mes départs des luttes obsessionnelles. Tandis que toi, immobile et droit comme un cierge près du gisant qui figeait ton temps en cette saison funèbre, jamais, me semble-t-il, l'effondrement ne te menaçait. Ton absence à toi-même en ces jours de stupeur ne t'a pas immobilisé plus longtemps que l'énigme que tu as vécu debout, aussi immobile que le départ roide et froid et impossible du gisant dont la mobilité des traits n'était qu'illusion des faibles lumières que tu avais allumées dans la nuit. Votre mémoire commune d'Asie demeurait en toi seul, maintenant; tu la sauvais de l'indifférence du gisant dont l'amour n'était plus qu'en toi, seul, debout, immobile. Je suis encore, me dis-tu, car je suis revenu; et peut-être, penses-tu, car je suis parti. Partir, revenir est le mouvement essentiel de ta vie, sa seule condition. Tu vis pour deux, tandis que le gisant repose sous cette dalle où, près de lui, un jour dans ce Périgord que vous aviez choisi, quelqu'un t'ensevelira, selon ton désir. C'est maintenant dans tes départs qu'est le gisant et dans tes retours d'Asie en France profonde. Tu sais qu'un jour, immobiles tous les deux, les ailleurs et le temps ne seront plus.

... j'ai vu, suspendu dans les nuages, l'étonnant château de Beynac avec, au pied des rudes falaises qui lui forment assises, la douce Dordogne qui se love et rafraîchit en bas la plaine verdoyante.

... nous nous sommes promenés un soir, fin avril, dans les petites rues désertes du Sarlat moyenâgeux, aux environs de la maison de La Boétie où, çà et là, les lanternes de fer allongeaient nos ombres sur les murailles de pierre qui, à n'en pas douter, ont entendu les propos de Montaigne et de son ami, exemple d'une intelligence affective s'il en est, « parce que c'estoit luy, parce que c'estoit moy », sans plus, parce que tout y est, dans leurs conversations, leurs écrits, leur compagnonnage. Leur présence nous accompagnait, j'avais la certitude que nous mettions dans les leurs, nos pas. André, grand félin à la démarche soutenue et lente, vêtu d'un manteau à pèlerine, souriait, je crus le deviner, à notre vieille connivence. Nous étions bien au pays de Montaigne, celui de « l'amitié de quoy je parle, nos âmes se meslent et confondent l'une l'autre d'un mélange si universel, qu'elles effacent et ne trouvent plus la couture qui les a jointes. »

Je ne pouvais me résoudre à quitter Sarlat, la lumière diffuse de son printemps tardif. Les vignes avaient même gelé sous la lune rousse; les vins de Bergerac se feraient rares, plus râpeux. Je vagabondais dans le manoir, je tournais autour d'un imaginaire gisant, je voyais encore une main hésitante remonter une mèche obsédante. Le printemps se traînait, celui des absences, bientôt de mon départ. La

cheminée béante, trop grande, semblait aspirer la maigre chaleur qui languissait dans son foyer. Le parquet craquait sous mes pas inutiles. Je tournais en rond. Tu t'étais retiré dans ta grande chambre sous les combles. Alors que tu mijotais un autre départ en Asie, je fus pris d'un subit désir de fuite, ou plutôt de retour. Ce manoir aux événements trop lourds me poussait dehors, dans l'ondulation des vallons. J'allais partir, moi, retrouver très loin l'éclat vivant de mes printemps neigeux, rejoindre la chaleur enveloppante d'une cheminée nordique. Et celui qui m'attend. Une bourrasque fit battre le volet d'une fenêtre. En haut, tu marchais dans ta chambre. Je t'entendais déplacer de lourds objets. Je compris qu'il était temps que nous partions tous les deux, chacun à notre extrémité du monde, dans un temps maintenant accompli pour toi. Fasse que le déroulement du mien se poursuive dans la douceur d'une présence toujours lumineuse avec, parfois, une main sur mon front.

Quelle ne fut pas ma surprise de retrouver chez moi un printemps exacerbé, une bouffée d'été en ce mois habituellement si long à doucir, si lent à pousser sa verdure. C'était une fête de soleil, de chaleur, d'amitié retrouvée. Quelle joie, après ces tristes jours et nuits; mais je vis longtemps superposé à notre campagne ardente le lointain manoir de pierre devenu monument funèbre où l'ami si affligé marquait de son long pas feutré, au creux de sa nuit, la marche cruelle de son refus.

Un départ l'attendait. Il boucla donc ses bagages. Il survécut.

ANNE CAMUS

Lourde lumière

NOUVELLE

Nous étions dehors, toutes les deux, à l'arrière du jardin. L'air était lourd. La chaleur se faisait de plus en plus accablante. Nous étions assises sous ce porche métallique qui servait de support à des volubilis qui s'y enroulaient, mêlés à des spirées. Le parfum de chèvrefeuille nous entourait de son épaisseur. Le ciel était pesant, et même le ruisseau qui courait derrière le potager ne pouvait alléger cette lourde chape de plomb.

Le silence s'enflait comme bruisant de sens, comme lourd d'attentes; tout prêtait à ce que l'une de nous commence ce récit en suspens qui dévoilerait cette zone d'ombre encore maintenue entre nous. C'est elle qui se lança la première, et c'est dans cette pesanteur nébuleuse qu'elle me fit son récit :

« Mon frère et moi n'avions qu'une douzaine de mois de différence. Nous avons toujours été très entourés, mais il me semble que nous avons grandi comme en vase clos, dans une promiscuité presque désarmante pour nos parents. Arrivés à l'âge de quinze ou seize ans, nous avons

commencé à développer un certain scepticisme qui très vite se mua en un féroce cynisme. Ainsi, nous jugions qu'il y avait quelque grandeur à toujours discerner le mal, où qu'il se trouve. Nous nous appliquions donc à être aussi lucides que possible et à affronter aussi bien la laideur de ce monde que les horreurs dans les zones reculées de notre être : car il n'y avait pas le Bien et le Mal, mais les choses qu'on met en avant souvent sans les faire, et les choses que tout le monde fait sans oser les dire. Nous osions. Éprouvions-nous quelque attirance ou quelque affection pour quelqu'un, la rapidité de nos esprits supérieurs reconnaissait les ressorts de cette illusion et nous disait que cela finirait par quelque sordide histoire de sexe ; pour accélérer cette réduction inéluctable, nous allions traîner nos amourettes dans des lits moites et noyer dans la sueur et les râles le reste d'illusion qui flottait. Nous nous arrachions les émotions du cœur pour les dessécher au soleil de l'esprit. Nous étions deux, seuls détenteurs de la vérité cruelle dans un monde d'hypocrisie confortable.»

Elle interrompit un instant son récit pour éponger la moiteur de son front ; son visage était rouge, comme congestionné par un effort qui l'aurait fait suffoquer. Elle glissa un œil vers le massif de dahlias rouge grenat que la lumière grisâtre rendait presque incandescents. Quand elle vit que je l'observais, elle reprit :

« Puis, peu à peu, comme par une lente glissade, nous nous sommes targués de ne croire en rien. Pas même en l'autre. Toutes les attaches ne sont qu'illusoires, proclamions-nous, celle qui nous unit comprise. Nous ne manquions pas de souligner dans chaque geste de gentillesse des intentions basement matérielles : si je l'invitais au

restaurant, il s'empressait de dire que ce n'était pas ma compagnie, mais mon argent qui le poussait à accepter; s'il me présentait à un de ses amis, je faisais valoir que certaines rencontres valaient peut-être cette comédie d'affection fraternelle.

Pourtant, au fur et à mesure que nous nous éloignons, nous nous rapprochions dans des gestes concrets et peut-être désespérés, comme entraînés dans la même spirale. Il vint une nuit dans ma chambre, une couverture et un oreiller à la main; nous avons ensuite passé chaque nuit ainsi, dans les bras l'un de l'autre, à fumer cigarette sur cigarette, ou à lire Nietzsche et Heidegger à voix basse pour nous endormir.

Puis, après cette courte période de réconforts amers, mon frère fut la proie, à plusieurs reprises, de colères subites et terribles; parce que je rentrais tard, parce que je n'étais pas assez ordonnée, il se mettait à hurler et à trembler, reprenait pour une ou deux nuits son oreiller, sa couverture et sa solitude. Il revenait toujours, chaque fois un peu plus blessé, un peu plus lointain, un peu plus amer. »

Je m'aperçus alors que, tandis qu'elle parlait, elle évitait mon regard et, lentement, parcourait des yeux ces mêmes fleurs rouges qui avaient captivé son attention plus tôt et dont certaines semblaient cramoisies, desséchées dans une hideuse boursouflure. Elle tâcha de se tourner vers moi, mais elle ne semblait distinguer qu'une vague de brume. Quant à moi, j'étais comme frappée par cette sincérité et cette vérité si lourdes et si denses qu'il me semblait les palper.

« Il me revient à l'esprit un curieux épisode; il s'agit d'un rêve qui l'avait beaucoup marqué et dont je me souviens moi-même avec beaucoup de clarté à présent.

Il m'avait dit lui-même que ce rêve avait été d'une netteté déconcertante, dénudé et froid comme s'il en eût été l'observateur plutôt que l'acteur. C'est cette simplicité même qui le dérouta, car il ne trouvait ni explication, ni symbole, ni origine : il disait de ce rêve qu'il était irréductible. Un tiroir vide, un messenger muet.

Dans ce rêve, il se trouvait seul à la maison avec nos grand-parents occupés dans la pièce voisine. Sans savoir pourquoi mais comme par jeu, il grimpa sur une chaise, prit dans le buffet du cyanure qu'il versa dans deux verres ; il alla leur offrir cordialement, le sourire aux lèvres, de quoi se désaltérer. Après quoi, méthodiquement, il ferma la boîte, la remit soigneusement à sa place dans le buffet, glissa la chaise sous la table et continua de vaquer à ses occupations. Le jeu terminé, il comprit qu'il avait tué ses grand-parents. Il fut saisi de panique, mais se rassura en se convaincant qu'ils dormaient puisqu'il n'avait pas voulu les tuer. Il tenta de les réveiller ; ils étaient morts. Il voulut alors se dénoncer, et aussitôt s'en sentit incapable ; ce qui le faisait souffrir par-dessus tout, c'était l'irréversibilité du temps et de l'acte qui s'y était inscrit, la barrière infranchissable qui le séparait de cet acte-là. Il se sentait affreusement coupable puisqu'il les avait tués, et totalement innocent, puisque c'était totalement contre sa volonté. Il aurait voulu que cela ne fût pas.

Il s'éveilla, en sueur, apeuré, suffocant. Il était soulagé par l'irréalité de l'épisode et fort inquiet de l'avoir produit à la force de son seul esprit. »

Elle déglutit péniblement, s'essuya encore une fois le visage ; nous étions courbées en avant sur nos chaises. Je n'étais pas sûre de la comprendre, et je ne pouvais expliquer son émotion. J'étais sur le point de l'interrompre, mais je

me ravisai, craignant de briser ainsi le charme et l'envoûtement qu'exerçait sur moi l'obscurité de l'histoire; je me tournai moi aussi vers les dahlias rouges mais sans rien y voir que quelques boules brunâtres. Il me sembla alors que je devais m'efforcer de sentir plutôt que de comprendre, et j'attendis qu'elle trouve la force de poursuivre.

« Mon frère était de plus en plus fort, de plus en plus souriant, de plus en plus seul. Je ne réagissais plus à ses scènes, tout m'indifférait. Nous avions tous deux l'air heureux et fiers, et nous affichions notre jeune amertume.

Il se délectait des sujets les plus choquants et les plus tabous. Il parlait en riant de la mort. Il pensait que je le comprenais à demi-mot. Je ne le comprenais pas.

Il vint un jour dans ma chambre, tenant dans son poing fermé quelque chose que je ne reconnus pas. Il sortit une bouteille de vodka de mon armoire, et je souris sans rien dire, heureuse de voir une complicité revenir entre nous. Il en remplit deux grands verres, me donna environ la moitié des comprimés qu'il tenait dans la main. Je fis comme lui, j'avalais sans rien dire. Il avait l'air calme; tout m'indifférait. Mais une peur obscure s'immisçait en moi, une crainte viscérale, irraisonnée, instinctive, qui ne m'a plus jamais quittée depuis. Mon frère me lança un regard géométrique, violent, simple et clair où je vis son âme se mettre à nu devant moi dans un instant de douloureuse et aveuglante lumière.

Je me mis à crier de toutes mes forces, oubliant la honte et n'écoulant que cette peur qui disait que nous avions vingt ans et que nous allions mourir, je sentais la mort en moi contre ma volonté, je n'avais pas voulu cela.

On est venu. On m'a sauvée. Il était déjà mort. »

C'était moi, à présent, qui m'épongeais le front; je ne pensais plus à la chaleur humide, mais à la consistance poisseuse d'un récit où je m'étais laissée enliser avec une délectation malsaine. Je me sentais comme contaminée par les mots, et je m'en voulais sincèrement de ne plus me contrôler. Je ne voulais plus voir ni dahlias, ni volubilis, ni respirer le chèvrefeuille. Son histoire me donnait la nausée, ou, plus que l'histoire elle-même, le voyeurisme où je m'étais laissée surprendre à guetter les bas-fonds boueux d'une existence.

Elle dut s'en apercevoir, car elle m'offrit aussitôt de nous installer près du petit ruisseau à l'arrière du jardin. Je vis alors que nos vêtements étaient trempés: il avait plu, et nous n'avions pas même profité de cette caresse rafraîchissante. Je m'empressais alors de retourner à la maison chercher des serviettes pour nous sécher, heureuse que j'étais de pouvoir m'éloigner un instant de ce nuage morbide.

L'arrière du jardin, barré en oblique par le frais ruisseau qui gargouillait, donnait sur des prés; sur la gauche s'étendait un champ de blé qui soulignait la douceur bleutée de nos collines; la pluie avait agréablement rafraîchi l'air alentour, et les brins d'herbe étaient chargés de petites bulles. Une fois enveloppées, frottées, dorlotées dans ces grandes serviettes rose pâle, nous étions à nouveau en place pour partager son histoire. Je n'osai lui demander de se taire.

«Après cela, j'ai beaucoup dormi. De ce qui a suivi, je n'ai qu'un souvenir fragmenté, comme si mon esprit avait glissé sur certains épisodes, et s'était arrêté à d'autres. Le plafond de l'hôpital, des voix au loin, la mort si proche...

Mais, si j'ai gardé à jamais ancrée en moi la peur affreuse que je mentionnais tantôt, sont aussi gravés en moi certains instants très précieux, ridiculement futiles pourtant : je me souviens de la tendresse rassurante d'un bain chaud venant dissoudre les odeurs de vomissure et de tabac ; l'envie de se nourrir qui revient, la délicieuse sensation de la faim ; l'envie irraisonnée de couleurs ; le parfum des draps propres ; l'abrutissement après les larmes ; les lumières douces. »

J'avais beau essayer de m'attacher au calme du paysage, à ces lignes droites qui séparaient le vert sauvage des prés et le blond docile des blés, les courbes simples et régulières des montagnes mauves, je gardais à l'esprit le parfum capiteux des chèvrefeuilles et la béance des dahlias fanés. Cependant, son visage à elle s'éclairait peu à peu.

« Certes, continua-t-elle, la douleur était là, aux aguets, sournoise et impatiente, guettant un moment d'inadvertance pour faire surgir une lame qui lacère, un train qui m'écrase, ou que sais-je encore...

Je ne crois pas avoir beaucoup pensé à mon frère ; je ne me souviens que très peu des funérailles ; je ne pouvais pas penser sa mort ; pendant la messe, je comptais jusqu'à mille, deux mille, je m'embrouillais, je recommençais ; je me chantais des chansons à voix basse. J'étais hébétée. Je n'étais préoccupée que par l'importance nouvelle de ma vie, ou plutôt de ma survie. Tout, absolument tout, devenait une question de vie ou de mort. »

Je m'efforçais de croiser son regard ; quand je vis enfin ce bleu si familier, il me renvoya à la claire transparence du paysage serein qu'elle buvait des yeux avec une

avidité insoupçonnée. Mais elle brûlait à présent de poursuivre.

« J'installais des rituels; je créais des habitudes; je devenais le centre de mon univers. L'origine de mon mal semblait être de nature logique: je ne pouvais me figurer ce que voulaient dire "victime" ou "coupable" Nous sommes tous victimes, nous sommes tous coupables; mon frère était la victime et le coupable de son assassinat. Moi-même, n'étais-je pas coupable d'avoir été sauvée alors que lui était mort? Et qu'avions-nous dû subir d'atrocités secrètes pour en arriver là? Où étaient les juges? Où étaient les accusés?

Pendant très longtemps, je ne me suis pas approchée des livres. Je me nourrissais du parfum des marchés, je cueillais la joie des marguerites sauvages, je cherchais le matin du pain chaud pour redécouvrir en entrant chez moi l'odeur du café frais: je m'efforçais de palper la vie.

Je puisais l'amour où je le trouvais, et j'en ai découvert, des sources fraîches, intarissables et merveilleuses. Je rencontrai une jeune femme, qui, gratuitement, de façon désintéressée, me secourut. Sans relâche, jour et nuit, elle fut à mes côtés: nous marchions des nuits entières pour tâcher de m'endormir, nous préparions deux verres de lait chaud, nous nous bercions sous des musiques douces, puis, en désespoir de cause, nous revenions à une tasse de café noir pour parler, parler, parler jusqu'à ce que l'aube vienne nous délivrer.

Je ne suis jamais revenue à la vie; ce que j'étais avant est mort avec mon frère. Je n'ai jamais su s'il fallait m'en réjouir ou m'en affliger. J'ai réappris à vivre, autrement. »

Elle me lança alors un regard d'une exactitude, d'une précision et d'une rigueur qui me saisirent comme si j'avais, soudain, effleuré son âme. Je la sentis atrocement seule. Mais le bonheur de s'être croisées, un instant, ressemblait à la timide fraîcheur de cette éclaircie soudaine qui rendait le clapotis de l'eau encore un peu plus argentin. Je me contentai de hocher la tête. J'avais envie de toucher l'eau. De m'asseoir dans l'herbe. De me perdre dans les blés.

« J'éprouve parfois, curieusement, une sorte de nostalgie pour cette vie qui pourtant m'a conduite à la mort », dit-elle à mi-voix. « Il y avait là une grandeur, une légèreté, une gratuité et une authenticité que, meurtrie, j'ai perdues à jamais. J'étais sans doute trop faible pour de telles ambitions de lucidité.

Je retrouve parfois ce détachement et cette grandeur dans les joies ; c'est grâce à ces minuscules feuilles que l'on touche, ces odeurs que l'on respire, ces silences qu'on écoute, que l'on parvient finalement à être heureux sans être abruti. C'était du moins mon chemin à moi.

Je regrette l'irréversibilité des choses. À mon tour, je peux dire *je voudrais que cela ne fût pas*. Cette vie passée peut m'éclater à la figure à tout instant à cause d'un orage, d'une fleur flétrie ou d'une couleur trop intense.

Par-dessus tout, je regrette d'avoir nié avant de les connaître tous mes bonheurs à venir ; ma famille, mes enfants, toi, mes amis. Enfin, je voudrais dévoiler des secrets riants, légers, doux, et partager avec ceux que j'aime une histoire autre que la mienne. »

Je ne trouvai rien à répondre. Je me sentais bête. J'avais envie de lui dire que les secrets sont toujours lourds

et obscurs, et que c'est bien le geste de les découvrir qui produit de la lumière; que, pour avoir renié par avance les joies dont elle parlait, elle ne les vivait que plus intensément. Et que j'avais beaucoup à apprendre de son bonheur à elle.

Je lui pris simplement la main, et j'attendis là, avec elle, que le soleil se couche pour jeter sur la montagne des couleurs nouvelles, que se fasse entendre le bruissement du silence et que se dissipe la lumière.

DOMINIQUE BLONDEAU

Paresse empoisonnée

ÉLOGE*

Ton message d'outre-tombe, chère Livia, m'est parvenu au moment où, observant le dos nu de mon amant, j'imaginai un bel assassinat! La passion... La jalousie... vas-tu t'écrier. Rien de ces sentiments inférieurs... Je me reposais sur une chaise longue du jardin, assommée d'un bien-être paresseux et de soleil; mes yeux jouaient avec les ombres qui prennent soin de la fragilité de certaines plantes, de certaines fleurs; les insectes tourbillonnaient dans l'air moite. Je les écoutais bourdonner, furieux, peut-être désespérés de la fin de l'été car tu sais que leur chant du cygne vient de là, des premières fraîcheurs nocturnes... Mais je m'égare, Livia, chère empoisonneuse qui a su distraire ces longues soirées en compagnie d'un homme que je n'aime plus. Nulle autre femme n'a su me faire rêver autant dans ce jardin où mon amant n'a jamais soupçonné ta présence souveraine et muette à mes côtés. Très souvent, j'ai glissé dans ta main blanche et pure — oh, la pureté perverse de tes doigts que tu serrais autour de ma gorge! — le poignard fatal qui me débarrasserait de cet homme agité, arrachant les

mauvaises herbes, taillant les rosiers, sifflotant un air à la mode, s'occupant de mille autres choses dans le jardin, dérangeant la paresse de mon corps alangui sur la chaise longue... Suis-je incapable d'accomplir cet acte définitif? Eh bien, oui! Tout acte brutal me répugne; toute impulsion me dérouté. Ni la crainte du repentir ni la peur du châtement ne peuvent me disculper, mais vois-tu, chère âme, la paresse allège mes pensées et alourdit mon poignet d'une force illusoire. La vie tient à si peu; en l'occurrence la vie de mon amant repose sur la paresse que je ressens chaque fois que mes actes sont commandés par le désir irrépessible d'agir au-dessus de tout raisonnement sensé.

J'ai toujours été ainsi Livia. Livrée à la paresse de mes passions les plus ardentes; je n'ai pas vécu de plus farouche, de moins indécent que le plaisir paresseux de sombrer dans des rêveries subtiles, rêves éveillés que je fixe sur des êtres aimés. Il serait trop facile d'exercer nos exploits mentaux sur des gens que nous ne faisons qu'entrevoir. Nous sommes si multiples! Ma nature serait d'être une meurtrière en puissance si je n'avais hérité du goût de ne rien faire, du goût de conquérir alors que l'objet conquis ne m'intéresse plus.

Je pense que ma profonde aversion pour tout être qui bouge sans raison est à l'origine de ma passion pour la paresse. Elle est un masque de chair bariolé de toutes les teintes de l'arc-en-ciel, qui me fait un visage de circonstance chaque fois que la paresse me suggère un projet passionnant. Parler de l'amour serait trop banal et tu conviendras avec moi, Livia, que l'énergie nous manque pour savourer un acte que nous devrions sublimer! Nos amants ou nos époux comprendront-ils un jour combien il

est fatigant de se jeter dans leurs étreintes et de subir leurs ardeurs furieuses, leurs assauts de bons sauvages en mal d'aimer ! Pour ces raisons que je te confie, belle Livia, j'ai hâte que tout désir me quitte pour jouir pleinement de la paresse... Contradiction ! Bien sûr. Si cela n'était pas, la paresse que je loue depuis le début de ce monologue, la paresse ne freinerait plus mes instincts ou mes phantasmes, et un brin de vitalité haineuse guiderait mon bras armé vers le dos nu, émouvant parce qu'impuissant, de mon amant ; mes doigts menus caresseraient avec volupté ce petit poignard que je vénère — tu connais ma passion pour les armes blanches — puis, ces mêmes doigts menus s'acharneraient contre ce dos sans défense. Lâcheté ? Pas du tout. Encore un effet savant de la paresse. Si les actes les plus horribles doivent être commis, qu'ils le soient proprement. Je n'apprécierais pas d'avoir à me défendre contre un homme mutilé, stupéfait par la souffrance, ses forces décuplées par le désir de survivre, la mort se présentant à lui sous une forme grotesque : ce poignet fragile, ces doigts graciles tant de fois caressés, tant de fois baisés. Je ne pourrais supporter la vision de ce dos tailladé, le flot de sang qui m'éclabousserait et emplirait d'horreur ma passion paresseuse ; l'exhibitionnisme me fait défaut et je ne prendrai pas le risque de m'isoler dans l'agitation étourdissante dont se servent les gens ordinaires pour oublier leurs petits écarts de conduite !

La paresse sert admirablement nos contradictions ; ainsi, j'opte pour la facilité et tends vers une perfection que l'on n'atteint qu'à force de patience. Paresse et patience ne vont pas l'une sans l'autre. Toi-même, Livia, que d'années tu as passées à arpenter le jardin de Salluste, dans l'espoir muet de trouver ta prochaine victime... Quelles vertus

inconscientes font que la paresse nous préfère à d'autres femmes, comme si nous étions les messagères de la grande et de la petite histoire ! Et combien de femmes, sous prétexte de patience, ont usé de paresse pour ne pas mourir d'ennui !

Le siècle où nous vivons diffère-t-il du siècle où, toi, Livia, secrète et prudente, tu empoisonnais les uns et les unes non pour l'amour d'Auguste, ton époux, mais pour l'amour de ton pays que tu as aimé par-delà le crime et qui, hélas ! se craquela sous le règne terrifiant et sanguinaire de Caligula. Oui, malgré le temps jeté entre nous comme un mur infranchissable, le siècle où tu régnas avec Auguste et le siècle de mon destin banal ont-ils changé quelque chose à la mentalité de femmes attendant dans quelque jardin assoupi par la chaleur, que la paresse annihile la brusquerie d'un geste fatal, dessille les paupières lourdes d'amertume et bronze leurs cœurs de mensonges ? Je ne crois pas à l'histoire, Livia. Elle est suspecte comme tu étais suspecte à l'improbable empereur Claude. Je crois aux civilisations qui évoluent sans demander la permission aux êtres ; ces êtres, ayant pris pour exemple les faits historiques de grands hommes, n'ont pas tenu compte de la sagesse féminine, pas plus que de la réflexion paresseuse mais efficace qu'animait l'esprit de quelques hommes d'élite, d'où le peu de jaillissement de la réflexion vers une sorte de perfection : relent du paradis terrestre où la paresse fut offerte à l'homme et à la femme comme ultime terrain d'entente...

Ne pense pas, Livia, que je me disperse dans le courant de l'histoire qui ne fut pas la tienne. Ta pensée me poursuit, obsédante et lancinante, dans un jardin créé pour la paresse, oasis de tentation où seul mon amant écrase sous son pas l'herbe haute et frémissante. Je contemple cet

homme qui me tourne le dos, l'offre à mes convoitises assassines; je détaille chaque muscle sous le soleil. Lui ne sait rien de mes intentions, de l'art du crime ciselé par la paresse, cet excès méditerranéen que j'ai acquis de mes ancêtres. Paresse d'autant plus précieuse que je ne l'ai pas apprise. À la fois lourde et légère, je la porte en moi, couleur brune de mes cheveux, de mes yeux. Elle me fait sourire, elle m'initie à l'art difficile de l'immobilité, à l'art de regarder pousser les pierres...

Je te fuis, Livia, comme j'ai fui le pays originel et que j'ai aimé d'un amour que je n'ai partagé avec aucun homme. Et là encore, je rends grâce à la paresse qui permet à la mémoire de ne pas oublier. Différente, j'aurais manigancé des stratagèmes et serais tombée dans le piège de la dispersion. Je préfère le souvenir anachronique à l'oubli pernicieux. Ainsi, vivant dans mon siècle et me projetant dans le tien, je peux, Livia, tailler ton étrange destin dans le roc de vérités légendaires et poser dans ta main cent fois meurtrière, maintenant poussière et hors de la justice des hommes, oui je peux imaginer tes doigts, les ouvrir, les refermer sur le poignard symbolique qui tuera l'homme qui se repose dans le jardin. Ma paresse te guidera au geste fatal dès que je deviendrai la souveraine de ce dos arrondi, de ce corps enfin assis dans l'herbe, la nuque de mon amant tendue vers moi tel un doigt accusateur.

La paresse est la compagne idéale des êtres aux rêves écartelés entre l'expression du désir et le désir lui-même. Je suis femme des expressions radicales. La grisaille des indécisions me fait courir loin du jardin et, pourquoi adoucir le noir et le blanc de la teinte cendreuse des os réduits en poussière? Serait-ce m'imprégner de toi, chère

Livia? Mais si ma pensée t'habille de parures éclatantes, pourquoi n'exprimeraient-elles pas une force délurée dont l'indécision est dépourvue? Ainsi, dans cet océan moiré, je pourrais lutter contre le temps et te rejoindre. Tu m'apprendrais, Livia, l'art de feindre, subtilité essentielle à la paresse; tu me conduirais dans un univers à peine silencieux où les gens s'étonneraient sans s'extasier; tu m'apprendrais encore l'humour indicible, mais nécessaire à toutes les formes de l'esprit séduit par la paresse. Voilà une philosophie dont peu se servent: ne s'extasier sur rien mais s'étonner de tout! Et toujours allongée au creux de ma chaise, j'imagine les vasques de marbre où, lascive, tu lavais tes mains blanches; tu souriais si peu; tes gestes mesurés, tes paroles retenues, ton corps d'impératrice emprisonné dans les plis mouillés du péplum que tu portais, majestueuse et implacable... J'imagine encore les servantes s'affairant autour de toi, filles que tu devais détester car, telles des mouches, elles effleuraient ta peau, croisaient subrepticement ton regard que je veux bleu... Tu ordonnais qu'elles cueillent les plus beaux fruits du jardin de Salluste; tu les caressais si légèrement que nulle pensée douteuse ne traversait l'esprit de tes servantes... Tu protestes, belle Livia, et aujourd'hui tu ris... Ton pouvoir était si étendu, ta générosité légendaire, que tu n'avais qu'un mot à dire, qu'un geste à ébaucher pour que l'une de ces filles déguste le fruit que ta main lui tendait. Fruit empoisonné on ne savait par qui...

Le poison et l'amour des armes blanches se conjuguent merveilleusement à la passion paresseuse du crime. Je ne veux pas dire que nous dédaignons des moyens plus efficaces mais, toi et moi, Livia, avons toujours aimé le travail bien fait. Il y a un certain bonheur à jouir de la

paresse lorsque nous nous servons d'elle comme d'une servante discrète à qui nous aurions fait couper la langue pour qu'elle se taise. Nous détestons les cris, les hurlements de souffrance; nous nous contentons d'un râle convulsif; nous nous étonnons à peine de ce que la paresse accomplit à notre place et, pour cette raison, nous détournons les yeux du meurtre que notre cœur ne peut approuver, la paresse faisant de nous des romantiques et non des révoltées.

Je ne t'écris pas, Livia; je me laisse emporter par un discours que je murmure; éternelle litanie féminine qui me rapproche de toi et me fait rêver de noces alchimiques. Effet de paresse s'ajoutant à des faits amoraux, que puis-je retenir de toi, Livia, mon alter ego? L'image brouillée d'une femme qui fut fatale au destin de son pays et changea non la mentalité humaine mais se heurta à une civilisation déjà ruinée, décadente! Tu ordonnais; tu marchais sur tes désirs patriotiques, tu méprisais l'amour ou faisais semblant. Rien n'était trop cher à l'ambitieux projet que tu nourrissais dans ta tête splendide: faire de Caligula — enfant monstrueux — l'empereur qui sauverait Rome. Plus tard, imprégnée d'une paresseuse déception, tu n'as pas eu le courage de lutter contre cet homme dégénéré et ce fut à l'imprévisible empereur Claude — le bègue, le boiteux — à qui tu confias ta passion des poisons. Tu préférerais les poisons lents aux poisons rapides, ces doses répétées dont les effets rappelaient ceux de la consommation. Claude t'aimait et jamais ne te dénonça. Bien qu'il se méfia de toi et surveilla tes allées et venues, il protégea ta paresse meurtrière, et tu vieillis à l'ombre de tes crimes.

Comment expliquer ce qui m'attache à toi viscéralement? Paresse méditerranéenne que j'ai hérité peut-être de

l'un de tes ancêtres car, te cherchant entre les branches de l'eucalyptus, tu embellis une plate-bande de pourpiers, tu enfouis ton visage fatigué dans le cône crémeux des arums... Tu me supplies de te laisser à l'oubli. Je refuse et te condamne à l'accomplissement de l'acte qui me libérera de mon amant et de toi. Ne crois pas à ma clémence. Je t'accuserai d'un crime ignoble; je te ressusciterai d'entre les immortels de ton siècle et le fait que je sois la proie de ma paresse et toi la victime de mon inertie, prouvera mon innocence. La tendresse que je te voue est égale à l'amour que Rome t'inspira. Un tel sentiment forcené puise sa vigueur dans le soufre que je respire chaque fois que tu te manifestes et me tues lentement... Cependant tu n'échapperas pas aux lois du siècle dans lequel j'existe: établies exclusivement par des hommes, elles ne diffèrent en rien de celles qui gouvernaient ton pays et ton siècle; mais n'ayant plus le temps de réfléchir longuement, les hommes que je côtoie savent peu des jardins. Ils les piétinent et les saccagent. Ainsi, ont-ils fait de la paresse une sensation à bannir; elle n'est plus le privilège des gens de ta race, Livia. Réprouvée, elle s'insinue partout; méduse visqueuse qui me fait frémir de dégoût car j'aimais qu'elle fût élitiste, qu'elle ressemblât à une enfant rebelle. Oui, la paresse, enfant rebelle, jeune fille désinvolte, femme séduisante et qui t'a ressemblé, laisse sur ma langue un goût de figue fraîche, sur mes lèvres la teinte rouge presque rose de la grenade.

Je ne contrerai pas la loi des hommes si tu transperces de plusieurs coups de poignard le dos nu de mon amant; je ne bougerai pas, je ne tournerai pas mon regard vers toi. Comment veux-tu que l'on croie coupable une femme nonchalamment allongée sur une chaise longue? Comment veux-tu, qu'à distance, cette même femme

inoffensive assassine l'homme de son choix ? Livia, ne crois surtout pas que je défie la paresse au point de te renier, pas plus qu'elle me semble être l'apanage d'illustres empoisonneuses qui te précèdent; ce serait te généraliser au milieu de femmes quelconques et, de ce fait, tu me deviendrais banale. Ma paresse se loue d'être *vraie*; elle me protège contre les coups violents de l'amour; elle me voile dans un mystère silencieux et occulte. La paresse m'enrobe dans un espace imaginaire où je voyage jusqu'à toi, Livia... Je ne dérange personne, je crée des illusions vite éteintes au contact d'un être qui ne sait distinguer la peau du masque. Il est vrai que la paresse s'allie à la douceur et que la peau et le masque s'amalgament au jeu des prunelles à peine discernables derrière un velours bleu de nuit...

Livia, tu dois, de ta main ferme et habile, poignarder l'amant que je n'aime plus... Tu dois, du fond de l'enfer, brûler mon cœur, briser ma mémoire afin que l'un et l'autre ne se souviennent plus des instants heureux; comme toi, je suis la femme des passions brèves et fulgurantes; le crime que je projette doit me débarrasser très vite du passé. Tout passé est un moment d'histoire, soit-elle grande ou petite; tout passé nous fait entrer dans l'existence d'un être possédant sa propre histoire; c'est ainsi que la paresse s'installe dans un coin de nos aventures et, qu'un jour, elle choisit ce qui lui va le mieux. Suis-je paresseuse au point de ne plus me méfier? Dans le jardin de Salluste, te méfiais-tu, Livia, des regards indiscrets quand tu peignais d'un poison mortel, inodore et incolore, les figues mûres encore suspendues aux branches du figuier? Douceur et paresse du mouvement délicat de ton poignet. Douceur de ton regard... Volupté de ton corps livré aux mains blanches de tes servantes... Mais, est-ce que je rêve, Livia? Ta main frôle la chevelure de mon

amant. Il se retourne vers moi, me sourit, prend appui sur la table campagnarde et se lève. Marche vers moi... Je ne reconnais pas la douceur de son sourire, la lenteur de ses mouvements. Il se penche et m'embrasse... Son œil clair diffuse des éclats comme la trame compliquée d'une mosaïque... Paresse, dit-il, tu as troublé mon repos, perturbé l'amour que je te porte... Paresse que tu nommais Livia... Paresse, tu parlais si distinctement que le poison doit couler dans tes veines comme le mercure rebondit, insaisissable, sur une surface plane. Paresse, tu as tant parlé que tu dois avoir soif... Non ! Ne bouge pas... Rêve de la paresse et d'un siècle révolu, indécent... Oui, rêve et parle, je suis ton confident et ton serviteur... J'ai acheté pour toi les fruits que, dans ton pays, tu préférerais aux autres... Ces figues fraîches et mauves que tu cueillais de ta main et dont tu te régalaient avant d'en régaler tes amis... Paresse, tu es pâle comme la fleur phallique du datura... Tes lèvres sont roses comme le fruit de la grenade... Paresse, tes joues glacées évoquent la douceur blême de tes décisions... Paresse, repose-toi. Le soleil va bientôt descendre derrière les arbres; les insectes vont mourir... Nous allons boire ce vin de Toscane que je vais te servir... Son arôme très particulier calme les esprits fiévreux... Allons, je parle trop à mon tour... Chère amante, fais seulement confiance à ma paresse, elle ne se renouvelle jamais deux fois pour jouir de la perversité d'une femme qui va s'endormir dans son jardin... S'endormir longuement... Mourir de la fascination née de la silhouette fantomatique de Livia...

* Dans le cadre de la série *Éloge*, ce texte a été lu par Madame Catherine Bégin et Monsieur Vincent Davy sur les ondes FM de Radio-Canada, le 30 juillet 1985. Réalisation : Madame Aline Legrand.

JEAN MARCEL

Fractions 2 (extraits)

ESSAI

Les quelques pages que l'on va lire sont extraites d'une série de trois recueils que l'auteur a confectionnés à partir de ses carnets de notes et de travail rédigés sans but précis depuis le commencement des années 60 jusqu'à nos jours. Le premier recueil, sous le titre de Fractions 1, paraît cette année aux éditions de l'Hexagone; il y est expliqué notamment comment il a été procédé dans le choix de certaines « fractions de pensées », une fois que celles-ci aient été suffisamment dégagées de l'événement ou du trop actuel.

- La danse porte le corps dans une autre sphère, celle où il est à son tour porté — et dans tous les sens du terme — par la grâce. Danser: échapper à la pesanteur — cette fois dans le sens strict de Simone Weil. Art spirituel, s'il en est.

- Dumitriu : « Je veux comprendre, apprendre et transmettre ce que j'aurai compris et appris. Le récit n'est pas tout » (*La moisson*, p.226). Intéressant sujet de méditation pour les jeunes romanciers. L'*ouvrage* comme voie de connaissance par celui-là qui la dégage des ténèbres, ou du néant. On est loin de la vanité de ces premiers livres où le récit est tout.
- Mon âme est presque triste à en mourir : je viens de passer trois heures dans le car entre Montréal et Québec à dévorer un livre sur lequel ma voisine, une jeune dame dans la trentaine, n'a pas, de toute la durée du voyage, daigner seulement un bref instant jeter les yeux. Ainsi donc, il est encore des êtres vivants pour qui un livre n'est rien, ne mérite pas un regard, même furtif. Ou est-ce discrétion scrupuleuse de sa part ? Je veux le croire, pour ne pas m'attrister davantage. Qu'elle ne m'ait pas même gratifié d'un coup d'œil en prenant place à mes côtés, peu importe, mais un livre ! un livre !
- Tout de même significatif que parmi les plus beaux prosateurs de langue française vivants, il y ait ces trois Roumains : Cioran, Dumitriu et Ionesco. Mais significatif de quoi ? (1980) Et puis j'apprends que Ionesco ne peut plus être compté parmi les vivants (1994). Cioran non plus (1995).
- La musique *parle* — mais ne dit rien qui s'entende avec les sens proprement dits.
- Tiens, je m'entends enfin sur un point avec R. : si nous avions à choisir un personnage de la littérature dans lequel nous aurions chacun aimé être incarné, nous avons, sans nous consulter, nommé le prince Andreï de *Guerre*

et Paix. Au fond, c'est peut-être par cet être fictif que nous communiquons si bien, car pour le reste à peu près rien ne nous rassemble. De l'utilité de la littérature dans nos rapports avec les autres !

- Le sens est le fruit subtil des choses, des textes, etc. : un parfum. Il n'est pas vrai ou faux mais a quelque chose à voir avec une certaine *intensité*, bien au-delà de cette dualité postiche.
- Grâce à la pensée j'apprends ce que, par défaut contingent, je devrais savoir mais ne sais pas encore. Toute pensée, en ce sens, est *prévisible*. La connaissance seule est révélation absolue. La pensée convertit un objet en idée. La connaissance est un *état*. Quel que soit son statut insigne dans l'ensemble des fonctions de l'esprit, ce n'est pas la pensée qui mène à la connaissance mais la *conscience* — dans la mesure où celle-ci est principe d'une totalité chez celui qui aspire à la connaissance.
- Ce qu'a à nous dire le silence, nous n'aurons jamais assez d'oreilles pour l'entendre.
- L'amour lui-même n'est qu'une voie dont le but ultime est la *connaissance*.
- La mathématique n'agit pas sur les choses qu'elle se donne pour objet ; elle est une *contemplation* de rapports.
- Les attributs inexorables de la souveraineté des États (que ceux-ci soient démocratiques, monarchiques, tyranniques ou aristocratiques) sont : le pouvoir exclusif et absolu de *légiférer*, et conséquemment d'administrer la justice ; le pouvoir, aussi exclusif et absolu, de s'accaparer, sous le nom d'*impôt*, d'une partie de la richesse des citoyens afin d'assumer l'exercice plein et entier du premier attribut ;

enfin, le pouvoir de lever une armée, de même que son succédané sous la forme de la *police*; ce dernier pouvoir étant, bien entendu, conféré aux États dans le but exclusif de faire respecter les deux premiers. Mais conféré par qui? Les États, par définition, ne croient pas en Dieu.

- La sagesse, c'est le courage du sens.
- Les trois Hermann qui auront formé ma jeunesse: Hermann von Keyserling, Hermann Hesse, Hermann Broch. Je ne dirai jamais assez tout ce que je leur dois. Ma *trinité* essentielle, pour le spirituel et pour l'art, si tant est que ces deux choses n'en forment qu'une.
- La culture, en tant qu'elle est en ses commencements une *acquisition*, devient toutefois avec le temps *tout ce qu'on ne sait pas*. Elle ouvre sur tout ce qui n'est pas encore su, ou ne le sera peut-être jamais, des perspectives qui sont sa marque authentique.
- L'État parle: «*Nous* voulons votre bonheur, et nous *l'aurons!*»
- Que vaudrait un savoir qui ne conduirait pas à se conduire soi-même?
- Toutes les sagesse particulières (des nations aussi bien que des cultes) s'entendent du moins sur une chose: la vie est le plus grand de tous les biens et le pire de tous les maux.
- *Sophia* est première. La *philosophia* est dérivée des *philosophoi*.
- La puissance des vanités d'écrivains depuis deux siècles (le dernier et le nôtre) serait suffisante, à bien y penser, pour faire sauter le monde; le *moi* en émerge dans le

temps où les révolutions des choses (politiques et culturelles) le vide de sa substance.

- Il y a, dans un petit livre romancé que Lucien Bodard a consacré à son enfance en Chine, une histoire assez singulière. Son père, consul de France dans une ville du centre, voulut offrir au général-gouverneur de la cité un cadeau somptuaire et jamais encore vu dans la Chine. Il fit donc venir du beau pays de France une baignoire de porcelaine et la présenta en grande pompe et parade au notable tout sourire. Seulement, le diplomate se souvint au dernier moment que le protocole des mille politesses du pays lui interdisait d'informer son donataire de l'usage qu'il devait faire de cet étrange récipient : c'eût été lui faire injure en supposant que le dit général-gouverneur était un ignare. Ce qu'il était en réalité, car il fit *illico* remplir la baignoire d'un bon champagne et y fit boire à rasade tous ses invités et puis toutes ses troupes. Après quoi, l'obsolète objet acheva de rouiller dans les jardins de son palace-pagode. Toute l'Asie tient dans cette historiette.
- Que la littérature est une conversation, sur un tout autre mode, il est vrai : d'une plus longue durée, à travers les siècles.
- Le siècle des Lumières, qui croyait avoir trouvé la source de toute luminosité (la raison), a éteint en réalité toutes les autres.
- À ces élèves, j'enseigne la tradition pour qu'ils soient mieux à même de choisir leurs ruptures.
- La première condition de la satisfaction de soi étant le bonheur (quel vilain mot!) que procure le travail quotidien, on comprend pourquoi tant d'êtres sont malheureux.

- Une femme est une femme : si elle n'inspire pas le désir, elle suscite du moins toujours l'attention ; elle a toujours quelque chose à dire, mais elle ne le dit pas. Si bien que cette attention est prorogée sans fin.
- Une vérité, si elle est dite pour provoquer ou choquer, n'est plus une vérité mais son contraire.
- Ce que l'on appelle « pensées » ne sont que des mises en forme de l'émotion. Et c'est tant mieux ainsi.
- Fût-on sûr que chacun court à sa fin, sa mort sera, je crois bien, la grande mort du siècle, la nouvelle absolue à laquelle on ne pouvait s'attendre ; on la croyait immortelle ; elle l'est. La mort de Cocteau, à quelques jours de là, a passé quasi inaperçue. Lui-même, le vaniteux suprême, il eût volontiers consenti, tant elle était sans mesure, à lui céder la place. (1963) Au cimetière du Père-Lachaise, la tombe d'Édith Piaf est toujours, tout près d'un quart de siècle plus tard, la tombe la plus fleurie de ce jardin des grands défunts. Si l'on excepte, bien sûr, le si touchant tombeau d'Abélard et Héloïse où reposent les vieux amants depuis bientôt huit siècles. (1987)
- Certes, y a-t-il des peuples sans littérature, sans les arts de la forme, ou même sans écriture. Mais il n'y en a pas, que je sache, qui soient sans musique, si élémentaire y fût-elle (comme chez les Inuit) — ni sans cet emportement obligé qu'elle provoque de tout l'être : la danse.
- Dieu a, dit-on, patiemment édifié l'univers. C'est l'homme, à n'en pas douter, qui le détruira. Il est à lui tout seul toute une apocalypse.
- Qui donc lit encore pour son seul plaisir ? La littérature (la lecture) n'a plus de réel statut, il faut le reconnaître,

dans l'ensemble des « valeurs » de notre temps. D'où ce besoin quasi pervers de tenir les textes à flot par l'artifice du commentaire. La seule fonction reconnue désormais aux œuvres littéraires : servir d'objet d'étude « scientifique » dans l'enseignement supérieur. Quel ennui il en vient alors ! C'est le musée de la lecture, son tombeau. La floraison des « lectures critiques », depuis le commencement des années 60, marque ce que personne alors n'a su voir : le début de la fin de la suprématie des lettres. Cela durait tout de même depuis deux bons millénaires, à tout le moins.

- Il y a, à contempler un théorème ou à suivre l'élégance d'une démonstration algébrique, une joie qui n'est pas inférieure à celle qui nous saisit à la lecture d'un beau poème ou d'une prose puissante.
- La mort ne doit pas être plus difficile à supporter que le sommeil, à qui elle ressemble comme une sœur.
- Je ne connais pas d'humiliation plus grande que de *comparaître* (c'est bien le mot) devant la douane américaine. Ce pays de la liberté tient tous ceux qui y viennent pour des suspects. Pas même la politesse. Et ce n'est pas l'unique fois. On m'y demande aujourd'hui, avec un dédain préventif, ce que je fais dans la vie ; je réponds correctement, je crois, que j'enseigne à l'université. On exige de voir ma carte du Faculty Club (cette institution si typique des universités anglo-saxonnes). Je n'en ai pas, évidemment, arguant qu'il n'existe pas de Faculty Club dans mon université. « Alors, quelle sorte d'université ce peut bien être s'il n'y a pas de Faculty Club ! » (d'un ton que l'on peut imaginer). Et l'on me fouille de fond en comble,

c'est le cas de le dire. Vraiment, je n'ai rien connu de pareil, pas même aux douanes suspicieuses à outrance des pays de derrière le rideau de fer dont j'ai si souventes fois franchi les frontières. Est-ce bien la peine de se proclamer défenseur des droits de la personne? À la douane américaine vous n'avez pas même ceux d'un chien. Désormais j'éviterai d'y aller, ne serait-ce que pour un transit aérien, où l'on a droit, souvenir plus ancien, au même traitement.

- Les regards bons. Les regards de la bonté. On les reconnaît à ce que, s'ils sont dirigés sur un être ou un objet ou une scène extérieure, ils demeurent pour une part essentielle tournés vers l'intérieur, jetant comme un pont de lumière entre cette source du dedans et cet être, cet objet ou cette scène du monde extérieur. Je les ai vus surtout en Asie.
- Le plus grand mystère n'est-il pas que l'univers ne soit pas pour *tous* un mystère?
- Comment le poème de Baudelaire, avec sa fine lame musicale, descend droit à l'essence de ce qui est, à la façon d'une sonde jetée au hasard dans l'abîme des choses et qui en ramène des trésors inattendus. Il est vraiment le plus grand, dans la langue française du moins.
- La vie, comme le spectacle, est un divertissement.
- *Sofia revisitée, après huit ans d'absence*. En raison de la chute du vieux régime, et malgré le retour récent des anciens communistes au pouvoir (qui ont du moins abandonné le discours paranoïde d'autrefois), on découvre une ville dégagée dans son air même de tout ce qui en faisait jadis une cité de plomb. Elle est devenue quasi méditerranéenne avec ses cafés extérieurs et ses colora-

tions neuves, encore timides. Renouvelée ou pas, j'y ai quand même connu, tout comme il y a huit ans, l'une des plus inoubliables soirées musicales de ma vie. Ville musicienne méconnue, à côté de Vienne ou Budapest. J'y ai aussi appris (mais je le savais déjà) à quel point il faut se méfier du journalisme. Avant mon départ de Montréal, des amis qui lisent les gazettes ou écoutent les *news* m'avaient informé que les communistes, sitôt à nouveau à la tête de l'État, avaient entrepris de *renationaliser* les terres. Or j'ai appris de façon certaine, sur place, par trois sources aussi diversifiées que possible (un dissident de toujours, un ancien communiste et un autre qui l'est demeuré) que la Bulgarie était le seul pays du bloc de l'Est à n'avoir *jamais* nationalisé la terre: des coopératives, indépendantes de l'État, en étaient propriétaires, moyennant certes des expropriations de certaines terres des particuliers. Mais il s'est avéré que la restitution de ces terres, décidée sous le règne des forces démocratiques, causait des problèmes sinon insolubles à tout le moins perturbants dans l'immédiat pour l'agriculture bulgare. Et le projet de restitution est demeuré lettre morte jusqu'au retour des communistes au pouvoir, qui ont seulement décrété un moratoire sur ce projet, vu la difficulté de l'appliquer. Et dans la presse occidentale, qui aime les mots chocs (fussent-ils faux), on informa l'univers d'une rumeur d'opinion qui n'avait rien à voir avec la réalité des choses. Une fois de plus, prise en défaut de vérité. Et l'on prétendra que j'ai des préjugés contre les *nouvelles*! Reste que Sofia est une ville, ma foi, où il fera toujours bon désormais de revenir. Les Bulgares sont exceptionnellement chaleureux dans leur hospitalité.

- Demander à un peuple, qui n'a jamais conçu une seule idée, de voter sur une idée absolument *originale*, quelle perversion politique !
- La statistique dégage des faits (en réalité des nombres, des chiffres), eux-mêmes dégagés de tout contexte, pourtant seul porteur de quelque sens. Aussi, sa signification ne peut-elle être que *nulle*. Comment donc a-t-elle pu devenir une *science*, et une science qui sert d'auxiliaire à la gouverne des États ? C'est une aberration, l'une des plus grandes peut-être de notre temps.
- Il y a encore plus sublime que la mort voluptueuse d'Isolde, que la mort héroïque de Tosca, ou que la mort fleurie de Violetta, et c'est l'humble petite mort de Mimi dans *La Bohème*.
- Le Verbe n'est pas parole mais *musique*.
- On peut certes créer du savoir, c'est même pour cela que l'université existe. Mais le savoir à son tour ne crée rien s'il n'est pas *autre chose*.
- Arturo Perez-Reverte (dans un petit roman par ailleurs sans grande portée) : « L'homme n'est pas né pour résoudre le problème de l'univers, mais pour comprendre la nature du problème. »
- Quand on connaît les êtres un à un, chacun dans sa solitude infinie, chacun alors se justifie d'être ce qu'il est. C'est sans doute de cette évidence que se nourrit la miséricorde divine.
- En faisant de l'une des plus belles histoires bibliques (l'épisode de Joseph et ses frères) l'un des romans les plus considérables de notre siècle, Thomas Mann n'a fait

en réalité que développer à leur maximum de conséquence expressive les harmoniques déjà contenues dans le vieux récit.

- Devant la mort, chacun n'a pour l'instant d'autre titre que celui de vivant. Comment donc la juger ?
- Il faut beaucoup de temps, et presque une vie d'ascèse, avant de reconnaître que tout *Autre* n'est pas une simple variation (voire une déformation) de soi.
- Je suis somme toute plutôt content non pas de moi mais de la vie telle que je l'ai vécue ; de ce que, parti de rien comme tout le monde, j'ai réussi à faire de cette vie qui m'a été confiée. Il est vrai que les événements extérieurs m'ont toujours été favorables : ils m'ont aidé en tout cas à méditer, le temps venu, sur la vanité d'à peu près tout.
- Antonine, qui est bien aussi malentendante que moi et à qui je dis qu'André Maindron lui transmettait par moi ses souvenirs et amitiés, me répond : « Mais je croyais qu'il était mort depuis longtemps ! » Elle avait entendu : André Malraux.
- Je me sens convoqué moins par les souvenirs eux-mêmes que par la passion du souvenir.
- Ces choses qui restent... Mais à quoi bon, puisque tout passera.
- Les émotions supérieures se concoctent moins dans les entrailles que dans l'esprit. (Je ne veux pas dire pour autant qu'elle sont « cérébrales » : elles demeurent des *émotions*.)

- Toute esthétique véritable est, en fait, une *éthique* des formes, dans la mesure où celles-ci sont les figures sacrées, toujours imprévisibles, de l'univers.
- Éblouissante et adorable réalité, qui nous dérobe, par pudeur, l'essentiel de ce qui est.
- Un sentiment, du fait d'être exprimé, est nécessairement outrancier (c'est du moins à peu près ce que prétend Valéry, à moins que ce soit de l'opinion, ce qui revient au même). Je conçois que l'on perçoive ainsi mon *sentiment* sur le journalisme en tant que phénomène. En réalité je ne condamne pas le journalisme comme activité (Valéry, encore, le compare, outrancièrement bien sûr, au rapport quotidien de l'état du royaume que l'on pouvait faire au roi); je dis seulement que cette activité, tout occupée de l'*actuel*, est incompatible avec une activité de l'esprit concentrée sur le *perpétuel*.
- Nous aimons, dans les œuvres de l'homme, dans les arts, des formes moins périssables que nous.
- J'ai cherché, on peut dire, dans tous les musées du monde, un vase qui ressemblerait tant soi peu à la forme idéale que je me faisais du Graal. En vain. Un jour de 1990, avec Marie-Claire, je pénètre dans le petit musée de Suan Pakkard, qui ne paie pourtant pas de mine, à Kreung Thep. Sitôt entré dans l'une de ses salles minuscules, je dis à Marie-Claire que je venais de ressentir une force étrangement attractive derrière moi, la prévenant que quelque chose d'inusité allait sans doute se produire. Je me retourne vers la vitrine qui s'y trouvait: il était là, enfin. Un bronze de dix mille ans, d'un ovale au galbe parfait, d'une fonte métallique très fine, d'une dorure

luminescente, avec son socle paté s'étirant comme un cou de femme. Sobre, à l'instar de tout ce qui est grand. Il a été extrait du site de Bang Chiang au milieu des années 50, l'un des plus antiques qui soient dans le monde connu. Il n'est pas indifférent que ce fut précisément dans ce pays que je l'ai repéré. Sur la photo que j'en ai prise alors, il avait disparu au développement. C'était le signe le plus évident que c'était lui. André M. en a réussi une l'année suivante quand j'y fus à nouveau avec lui. Galaad, ou Perceval, peuvent cesser leur quête.

- Il est pour le moins significatif que dans l'instant même où les sciences dites humaines s'efforcent d'évacuer le sujet de la connaissance, les sciences de la physique le réintroduisent en force sous la forme du *postulat d'incertitude*.
- L'enseignement (disons de la littérature, parce que c'est ce que je connais le mieux) introduit déjà un intermédiaire, dans la consommation de l'œuvre, entre le lecteur et le texte. L'accent mis depuis quelques années sur les théories introduit à son tour un intermédiaire de plus. Et c'est le nouvel intermédiaire ainsi hypostasié qui devient, dirait-on, l'objet de l'*attention*, le texte n'étant plus qu'un prétexte. Cet état des choses, s'il n'est pas condamnable, doit être reconnu comme le produit tardif (décadent?) de notre civilisation dans la mesure où, depuis toujours, elle fait de l'écrit (la Bible, le droit, les ouvrages de l'esprit, etc.) un objet qui nécessite l'interprétation. Les grands de la théorie (Barthes, Todorov) ont vu clair à temps dans leur marche à la multiplication des intermédiaires; leurs dernières œuvres de réflexion reviennent à

la primauté du texte, au « plaisir ». Il était hélas trop tard ! Comme si l'intermédiaire de l'intermédiaire était de lui-même devenu une nécessité de lecture. Les Grecs de la belle époque n'ont jamais eu de commentateurs; l'*alexandrinisme* est une perversion qui leur est tardivement venue par le contact de la tradition proprement sémitique (interprétative) du christianisme. Barthes disait, avec la lucidité dont il avait le génie : « Nous [les théoriciens de la littérature] sommes les théologiens de notre temps. » Quand reviendra le temps de la lecture et des lecteurs sans théologie ?

- Le mouvement au cinéma est-il dans l'image ou dans l'œil ? Tous les « progrès » de cet art vont en tout cas dans le sens d'une illusion maximale de la réalité (le fait) : le parlant, le technicolor, la 3^e dimension, le dolby TH. Toujours plus de réalité pour toujours moins de *pensant*.
- Je ne réponds pas d'une vérité qui ne serait pas une *joie*. Toute chose vraie vibre d'un tressaillement qu'elle communique par nécessité à celui qui la contemple. Voilà pourquoi, par corollaire, le faux est si triste.
- Dans le ciel, soudain, au-dessus de Chalong, ces lents troupeaux de nuages venus du fond de la mer et qui paissent à l'envers dans des pâturages bleus...
- Les masses, décidément, sont faites pour être laissées à leur propre poids. L'illusion du communisme (comme des divers fascismes d'ailleurs) est d'avoir cru pouvoir les *soulever* comme on soulève des haltères. Rien de plus lourd que les masses.
- La vérité n'est pas dans ce que l'on peut prouver, mais bien dans ce que l'on est en mesure d'éprouver. C'est

sans doute dans ce sens que Claudel écrivait qu'elle était là où le cœur ressentait le plus de joie — même si lui-même n'était pas très jo-jo (mais ce n'est pas à moi de juger). Cette assertion n'implique pas que, par relativisme extrême, la vérité soit multiple, sinon elle ne serait pas vérité. Mais l'épreuve à laquelle la vérité soumet chacun est variée en proportion du nombre d'êtres qui l'éprouvent. C'est cette multiplicité elle-même qui est vérité. Non pas l'insensé « à chacun sa vérité », mais « à chacun son épreuve » d'une vérité qui par là même est vérité unique.

- Je revois après un quart de siècle mon vieux maître Pierre Bec qui avait dirigé de 66 à 68 mes recherches de doctorat. L'occasion en est le petit entretien que je viens faire au Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de Poitiers pour la parution de mon *Sidoine*. Il me dit : « J'ai toujours pensé qu'il existait deux sortes de chercheurs : ceux qui cherchent pour trouver quelque chose, si aimable soit cette chose, et ceux qui cherchent pour se trouver. Et j'ai toujours pensé que vous seriez des seconds. » Ce qu'il ne m'a pas dit, c'est qu'il en était lui aussi, excellent poète dans sa langue occitane. Je n'ai fait que suivre le maître. Mais j'y ai mis du temps !
- Et dire que pendant des milliers de millénaires, le grand mystère qui occupa presque seul l'esprit des hommes fut le mécanisme pourtant si simple du retour incessant du jour et de la nuit, produit du tourbillonnement d'une boulette de glaise lancée dans l'infini par quelque chique-naude originelle et indécidable, entre le soleil et les ténèbres ! De là tant de cultes, de là tant de questions !

- La vie est un jeu d'échec, un peu plus compliqué, c'est tout. Tout y est prévisible dès le second coup : le roi sera mis à mort. Au mieux, la partie sera nulle.
- Les destins se croisent et passent leur voie tels des pas dans la salle d'une gare.

JEAN-PIERRE DUQUETTE

de l'Académie des lettres du Québec

Journal de Prague

Dimanche 6 novembre

Je m'étonne encore d'éprouver un certain effarement dans les aéroports, dans ce passage à vide entre deux lieux (celui où l'on n'est plus tout à fait et l'autre, que l'on n'atteindra que quelques heures plus tard); entre des voyageurs blasés qui lisent ou qui somnolent, et d'autres, fébriles, qui ont fait des adieux bruyants à toute une parentèle venue les accompagner. Morosité de ces transhumances, à la perspective de ce côtoiement de parfaits étrangers enfermés avec vous dans cette cabine exigüe, que vous ne reverrez jamais (et c'est là un grand soulagement, bien entendu). Sourires de commande des hôtesses et des stewards, consignes de sécurité auxquelles personne ne semble porter attention, légère anxiété malgré le ton assuré de la voix du commandant de bord, jusqu'à ce que l'appareil ait pris son envol et qu'on entende le bruit sourd du train d'atterrissage rentrant dans son habitacle. Nuit blanche

entre Montréal et Amsterdam. Longue attente dans l'avion de Prague, avant le décollage. Impatience de voir enfin cette ville qu'on dit enchanteresse, depuis des siècles. Contrôle d'identité; policiers nonchalants, mais qui vous dévisagent comme s'ils vous soupçonnaient d'être de dangereux terroristes, en scrutant longuement passeport et visa; aérogare aux allures de caserne, grilles de deux mètres entre lesquelles il faut défiler comme si on allait à un interrogatoire. Triste grisaille qu'on oubliera heureusement dès la sortie. Banlieue plutôt sinistre, comme elles le sont à peu près toujours; longs HLM en brique pisseuse; entassements qu'on imagine derrière les innombrables fenêtres. Hôtel Atrium, caravansérail de construction récente, anonyme, confortable. Dans le hall, fait la connaissance d'un jeune poète libanais enchanté de nous entendre parler français, J.D. et moi. Enfer et damnation! à la télévision, allumée en entrant dans ma chambre, à la chaîne britannique: Céline Dion à moitié nue, qui s'époumone pour l'ébahissement des téléspectateurs européens. Le village mondial... et anglophone.

Lundi 7

Foule nombreuse: plus de cinq cents personnes à ce congrès international. Hier soir, grand branle-bas habillé au Château, dans la Salle espagnole, immense hall baroque éclairé *a giorno* par des dizaines de lustres scintillants; boiseries et stucs dorés et blancs, récemment restaurés. Buffets gargantuesques, vin et champagne à gogo, servis par de grands adolescents timides et souriants. Aller et retour en car, joies du tourisme grégaire. Ce matin, le vrai sport commence. Le secrétaire général, toujours grand seigneur un

rien excédé, en sourires, baisemains et amabilités, que s'arrachent les habitués de ces rencontres... À la réception hier soir, un vieux monsieur longiligne, une meute de photographes et de cameramen à ses trousses (on avait d'abord cru au Président de la République, qui ne paraîtrait finalement pas): après un instant de flottement, on reconnaît Arthur Miller, seule véritable célébrité en vue; avec, il est vrai, la vedette du moment, Taslima Nasrin qui sourit poliment, ne parlant ni français ni anglais, accrochée à son sac à main qu'elle serre contre son sari. Plus tard au cours de la semaine, Günter Grass, la moustache nietzschéenne, fera une brève apparition à une plénière.

L'hôtel se trouve à une vingtaine de minutes de marche du vieux quartier; l'immense baraque aux huit cents chambres tire son nom d'une vaste place centrale, enfermée entre les quatre ailes de l'édifice, sous une verrière qui s'ouvre une dizaine d'étages plus haut; débauche de plantes vertes — plastique et naturel mêlés, cascade bruissante sous le murmure constant des conversations. Les cages vitrées des ascenseurs glissent comme des ludions le long des parois, à la mode des architectures de maintenant, presque toutes semblables où qu'on aille de par le monde. Ce matin, le garçon d'étage, rose et blond, m'apporte le petit déjeuner en laissant derrière lui un léger sillage de transpiration de serveur débordé. Sous ma fenêtre, la Vltava roule ses eaux glauques sous un ciel de plomb.

Séance d'ouverture. Le Président Vaclav Havel, au milieu d'un essaim de journalistes, dans les éclairs des flashes et la lumière violente des spots de la télévision. Beau texte en tchèque, que l'on suit dans la traduction anglaise; appel à l'engagement politique des écrivains. Homme sobre,

au charisme indéniable. Puis vient le salut de l'UNESCO. M.G., blonde ébouriffée, corsage en soie émeraude, très «haut fonctionnaire des Nations Unies», voix flûtée, phrases convenues et langue de bois, sous les allures et le ton du discours bien senti. Tissu de clichés à saveur internationaliste, style représentation officielle; et qu'on ne s'y méprenne pas! Et interminable! Mais pas un mot des compressions budgétaires qui s'annoncent pour très bientôt, et dont on parle en chuchotant dans les coins. Le président la remercie profusément, rappelant les traditionnelles largesses de la Place de Fontenoy à l'égard du P.E.N. La perspective de ces débats sans fin, toute cette semaine, sur la tolérance et l'intolérance, sur la liberté d'expression et les brimades d'icelle, m'accable soudain au-delà du possible. Et ces repas, ces conversations où il faudra paraître intéressé... Il y aura A.T., le jeune Libanais qui s'agite, multipliant civilités et poignées de main, obsédé de récompenses et de décorations. Curieux type, au demeurant plutôt sympathique.

8 novembre, mardi

Levé aux aurores, contrairement à hier où c'était presque la grasse matinée. Hier après-midi, longue flânerie dans la Vieille Ville. Antiquaires. Trouvé deux petites aquarelles du XIX^e siècle, ravissantes, dans leur cadre d'époque; boutique fascinante, de gravures et de livres anciens. Certainement, nous aurons marché trois ou quatre heures. Puis nous prenons un verre dans un café sur la placette qui prolonge la Place de la Vieille Ville, et où se trouve l'horloge astronomique que nous venions de voir et d'entendre sonner sept heures. Quelques secondes avant le début de la sonnerie, le squelette, une des figures sculptées sur le cadre

extérieur, agite une clochette grêle, tout en soulevant et abaissant de l'autre main un sablier : le temps s'en va, le temps s'en va... Une petite foule s'attroupe, nez en l'air, sous les cadrans peints des phases de la lune et des positions des planètes. Puis, tout là-haut, les portes des deux guichets symétriques glissent de côté, et commence la ronde des automates, les Apôtres et le Christ apparaissant tour à tour à chacune des deux ouvertures qui se referment ensuite jusqu'à l'heure suivante. Ce manège coloré, avec ses dorures, attire les curieux depuis bientôt six cents ans.

Édifices discrètement illuminés (façades gothiques ou baroques), au pourtour de la place, tandis que le long promontoire du monument de Jean Hus est comme un radeau dans la pénombre, presque fantomatique. Le haut personnage drapé de bronze, comme un Bourgeois de Calais, défie encore du regard ses juges et ceux qui l'ont brûlé en 1415. Le soulèvement et la révolte secoueraient alors toute la Bohême à l'exécution du prédicateur enflammé qui tonnait — en tchèque plutôt qu'en latin — contre le commerce des indulgences et les richesses de l'Église. À l'autre extrémité, sur la gauche, se dresse Saint-Nicolas, blanche et baroque, à laquelle répond sur la droite, un peu en retrait de la place, Notre-Dame du Tyn et ses clochetons gothiques aux tourelles effilées, plus éclairée que le reste. Etals d'une petite foire, avec des forgerons, des fabricants de marionnettes (deux garçons très beaux, barbus, émouvants dans la ferveur et l'intensité de leur travail). De nouveau longuement marché pour trouver un restaurant. Nous aboutirons finalement, J.D. et moi, dans une cantine au personnel sympathique, rue Na Prikope, où pour trois fois rien nous ferons un dîner plus que convenable. Bavardage

agréable à bâtons rompus, sur nos vies respectives, comme on fait en voyage. Retour à l'hôtel en taxi, pour nous retrouver au bar et revoir A.T., autour de petits verres de slivovice glacé. Très chrétien orthodoxe, familier de patriarches, etc. Nous apprendrons que son père est médecin à Beyrouth; qu'il a refusé de faire le bac; qu'il est poète et journaliste, partageant sa vie entre Paris et le Liban. La trentaine élégante, pardessus de cachemire noir, cravates évidemment griffées, un peu voyantes, blazer.

Aucun espoir d'aller à Cracovie pour revoir P. avec lequel j'ai parlé au téléphone hier soir. L'idée de passer une nuit dans le train, même en couchette, pour arriver en Pologne à six heures du matin et pour quelques heures seulement, puis rentrer à Prague de nuit, à nouveau, ne m'enchant guère... Lui retéléphoner ce soir pour lui dire la nouvelle. Je le regretterai sans doute, au retour, lui ne revenant pas de sitôt au Québec, et vu l'improbabilité que je revienne jamais dans ces parages.

Ce matin, longue et fastidieuse séance plénière, avec un numéro de prima donna de M.G. qui lâche enfin le morceau qu'on appréhendait depuis un certain temps dans les coulisses: l'UNESCO retire sa subvention annuelle; il faudra dorénavant soumettre des projets ponctuels, et l'argent viendra... ou ne viendra pas. Voilà le fruit d'une politisation larvée de l'organisme (dont elle ne parlera certes pas d'une manière aussi directe), et de la rareté des fonds. Le trémolo facile, la voix toujours haut perchée. À la pause, elle me sourit avec la plus grande urbanité, me prenant à témoin devant une Égypto-suisse un peu hystérique qui dénonce vertement ces compressions «sauvages». M.G. fait une allusion, à peine voilée cette fois, aux voyages

constants du secrétaire général et aux milliers de dollars que cela coûte chaque année... Coup de pompe, cet avant-midi et maintenant: le *jet lag* me rattrape, après une nuit de sommeil de plomb dimanche, moins bonne hier. Encore un après-midi de palabres et de tentatives pour résister à la somnolence, sans oublier le reliquat de ce malencontreux zona ophtalmique qui me paralyse toujours à moitié l'œil gauche, ma provision de codéine désormais presque épuisée. Sans doute n'aurais-je pas dû m'embarquer dans cette équipée; mais qu'y puis-je, maintenant? La curiosité et l'envie de voir Prague l'auront emporté sur ma détestation de ce genre de rassemblement dont il ne sort jamais rien.

Mercredi 9 novembre

Après-midi étonnant de charme et de plaisir. Déjeuner chez l'ambassadeur du Canada; grande maison composite, un peu à l'écart de la ville, certaines fondations datant du XIV^e ou XV^e siècle; cheminée XVIII^e, dans une galerie à boiseries où nous mangeons; larges baies ouvrant sur un jardin en friche, mélancolique dans la lumière incertaine de novembre. Trois collègues de Toronto, deux *Canadiens* fixés en (ex)-Tchécoslovaquie depuis vingt ans, professeurs d'anglais, par choix et par passion pour le pays; une cinéaste (ou romancière?) pragoise, intelligente, vive, attachante. L'ambassadeur A.D., très disert, hôte attentif plus que par simple fonction, cultivé, aimable naturellement. Il a entrepris la restauration de la résidence, mais seuls cette galerie et son bureau sont refaits jusqu'à présent. G.B., le jeune vice-consul, presque un gamin, parle parfaitement le français et s'est mis au tchèque.

Après le déjeuner, promenade dans la Vieille Ville ; le célèbre Pont Charles, construit au milieu du XIV^e siècle, que l'on a orné de statues à l'époque baroque, toutes noires et lépreuses de pollution : Sainte Luitgarde, le Cruel Turc, Saint Jean Népomucène, Charles IV, Saint Cajetan... Des centaines de mouettes au cri strident volent au ras de la rivière. À la tombée du jour, le pont est encore très animé : flâneurs, vendeurs de gravures, de marionnettes, de cartes postales. Aux deux extrémités veillent trois tours gothiques, pôles-repères qui répondent à la haute Tour Poudrière, l'un des derniers vestiges des remparts de la Vieille Ville, et qui marque le départ de la Voie royale, la Karlova, qu'empruntaient jadis les cortèges en marche vers le fameux pont et, tout en haut, le Château et la Cathédrale Saint-Vit où se déroulait le faste des couronnements des rois de Bohême. On sent les Pragois réservés, fermés, comme absents, indifférents après deux générations repliées sur elles-mêmes, prudents, circonspects. Tout cela changera peut-être avec les vagues répétées de touristes qui déferlent chaque été. On parle déjà avec appréhension du syndrome de Venise.

Somptueux dîner de faisan rôti au restaurant Markarska, rue Mostecká, dans l'axe du pont, presque au pied du Château. La nuit est chargée d'humidité ; les réverbères anciens, à l'angle des maisons, jettent un éclairage pâle sur les trottoirs et les places, sur le fouillis des dômes, des flèches, des clochers, sur les façades peintes de cette « ville inoubliable » qui va peu à peu retrouver son ancienne splendeur après tant d'années de sommeil forcé, comme la Belle-au-Bois.

Jeudi 10

Réveillé avec un air obsédant qui me tourne dans la tête, écouté avant de quitter Montréal la semaine dernière : poignante nostalgie du « Widmung » de Schuman, malgré l'allégresse du poème de Friedrich Rückert (que je traduirai de l'anglais, très librement, au retour). Comme un chant d'adieu à un être aimé que l'on sait voir pour la dernière fois, avec quelques brusques emportements dans la reprise de la mélodie, qui en transforment presque totalement la couleur.

Tu es mon âme, tu es mon cœur,
Tu es ma joie et ma douleur.
Tu es mon univers,
Le ciel où je prends mon essor.
Tu es ma tombe, j'y ai enfoui
À jamais mon chagrin.

Tu es ma paix, ma tranquillité,
Tu m'as été donné d'en-haut,
Ton amour est mon mérite,
Ton regard me transfigure.
Tu m'élèves avec tendresse
Au-dessus de moi-même,
Mon bon esprit, ma meilleure part.

Les inflexions subtiles de la voix d'Elly Ameling m'ont poursuivi jusque dans cette chambre d'hôtel, à Prague ce matin et tout le reste de la journée, mystérieux travail de la mémoire auditive.

La nouvelle présidente du Comité international des écrivains en prison est une jeune Américaine pétulante; l'assistance à la réunion du comité est nettement plus clairsemée qu'hier, alors que la moitié des participants avaient été refoulés à cause d'une salle trop petite; aujourd'hui, salle deux fois plus vaste, avec la moitié moins de monde. Ennui profond et dense, séance qui n'en finit plus. Long rapport circonstancié d'une mission américaine en Indonésie; questions (qui reviennent à chaque congrès) des délégués du Portugal et du Japon sur l'extrême minceur et le peu de fiabilité des dossiers que le secrétariat international constitue sur les membres d'honneur emprisonnés ou menacés dans divers pays, et parrainés par des centres nationaux. Longue intervention du délégué de Hong Kong au sujet des *Boat People* vietnamiens parqués dans un camp et menacés de déportation. Dès que le bruit qu'une filière P.E.N. allait s'efforcer de rescaper les écrivains noyés dans cette mer de quelque vingt mille réfugiés, une foule de candidats, poètes et romanciers instantanés, se sont rués au portillon. On les comprend, les malheureux, pour une fois que le statut de plumentif leur sauvera peut-être la vie... On apprendra ensuite que les droits allemands de Salman Rushdie sur les *Versets sataniques*, qu'il a cédés aux Écrivains en prison, s'élèvent cette année à 23,000 livres.

Soirée totalement ratée, comme je l'appréhendais. Notre journaliste-poète s'improvise organisateur des festivités qui vont rassembler un petit groupe hétéroclite de fêtards voulant s'amuser à tout prix. Après avoir erré sans but précis sous la conduite de notre «guide», nous nous engouffrons dans trois taxis qui nous déposent devant le brasserie la plus célèbre de la ville, U Fleku, établie depuis cinq cents

ans, et qui s'avérera un infâme piège à touristes. Goulash, porc aux quenelles, choucroute, le tout arrosé de flots de bière. Sinistre lieu, où une longue table s'organise tant bien que mal, avec une vingtaine de convives séparés par la langue (anglais/français); bière insipide, goulash au bord de l'immangeable. Puis tout ce beau monde se transporte, nouvelle errance, au célèbre hôtel Evropa, Place Wenceslas. De style « Sésession pragoise » ou Art Nouveau dans son jus, où, pour vingt couronnes, nous aurons droit à un trio avec piano, de messieurs d'âge mûr qui jouent de routine des airs de café-concert. Presque les années vingt. Retour à l'hôtel fourbu, et plutôt que d'attendre A.T. au bar, comme convenu, je monte regarder les actualités télévisées avant de dormir. Plaisirs suprêmes (que nous apprendrons le lendemain): rentrant à l'hôtel en fin de soirée, la joyeuse bande a kidnappé un bus de la ville, et après une randonnée guidée par le chauffeur complaisant, a été reconduite à l'Atrium. Joie de congressistes en goguette; une grande bringue germano-andoréenne (?) aux dents de cheval, la tignasse outrageusement noire pour son âge, haut-crêpée, en mini-jupe et boucles d'oreilles de gitane; une grosse Allemande vulgaire et péremptoire; cinq ou six autres gais lurons...

L'après-midi, visité avec J.D. le tout nouveau Musée du cubisme tchèque, dans la Maison de la Vierge Noire (premier exemple d'architecture cubiste à Prague), construite en 1911-1912. Tableaux, sculptures, mobilier anguleux et objets décoratifs. Dans chaque salle, de robustes matrones montent la garde, vêtues de gris, trousseau de clés à la ceinture. Une exposition ponctuelle nous révèle les collages hallucinants de Jiri Kolar, que j'avais ratés à la Galerie de l'UQAM quelques semaines plus tôt. Reproduc-

tions d'œuvres célèbres découpées en confettis, en minces bandelettes, déconstruites/reconstruites en distordant subtilement les mouvements, les volumes et les formes. Comme si ces tableaux archi-connus, figés dans l'histoire de l'art, bougeaient doucement sous vos yeux, confondant le regard jusqu'au vertige.

Vendredi 11 novembre

Marionnettes du Théâtre National: *Don Giovanni*. Production assez irrévérencieuse, en partie inspirée par l'*Amadeus* de Milos Forman, dont certaines scènes furent précisément tournées à Prague, d'après la pièce de Peter Shaffer vue à New York il y a une quinzaine d'années. Figure du compositeur-chef d'orchestre facétieux, qui se saoule à l'entracte et, tête de chérubin à la perruque blanche de travers, se comporte en garnement imprévisible. Pour le reste, spectacle plutôt traditionnel avec une fin, toutefois, où le chef manipulateur paraît, range les poupées, balaie la scène, etc. Mais la seule musique (enregistrement de Drottingholm) suffirait déjà à l'enchantement. Public débordant d'enthousiasme. En fin de soirée, drinks obligés au bar de l'hôtel. Dans l'après-midi, avant le théâtre, promenade jusqu'au Pont Charles; achat d'un verre ancien dont l'authenticité, ou en tout cas l'époque, me laisse quelque peu songeur.

Encore une matinée de parlotes énervées (il reste plus de la moitié de l'ordre du jour à couvrir); puis un après-midi libre, et ce sera demain de nouveau le branle-bas, les bagages, les avions, Amsterdam et Montréal. Le retour aux vieilles habitudes, à la vie monotone de tous les jours. Discussions sans fin et vœux pieux, sur la liberté d'expression, les nationalismes honnis, les querelles idéologiques et

autres. On sent la lassitude de ces réunions-marathons, des fins de soirées tardives... Ce matin, sur nos tables à l'ouverture de la séance, une lettre photocopiée, à en-tête du Parlement, fait d'abord croire à un coup d'État imminent. Il s'agissait en fait d'un appel à la défense des droits civils menacés par des groupuscules de provocateurs que la police disperserait trop mollement, sans pousser très loin ses enquêtes sur les instigateurs d'échauffourées récentes. Le président nous prie, en termes combien diplomatiques, d'oublier tout ceci : le P.E.N. international ne doit en aucun cas être mêlé à des affaires qui ne concernent que les citoyens du pays hôte. Incident clos. Dès lors, une avalanche de propositions s'abattra sur l'assemblée, certaines farfelues, défendues avec âpreté par telle délégation lointaine, d'autres suscitant l'animosité enflammée d'opposants farouches. Le président accélère le rythme des débats, l'œil rivé à sa montre, ramenant le temps de parole à portion congrue, pressé d'épuiser l'ordre du jour.

Je pense au départ, à tout ce que je n'aurai pas vu de cette ville envoûtante, faute de temps. La Cathédrale Saint-Vit, au centre du Château, dominant la ville comme un paquebot; le Couvent Strahov et sa bibliothèque baroque; la Chapelle de Bethléem où prêcha Jean Hus; Notre-Dame du Tyn; les Saints Cyrille et Méthode... Les palais: Lobkovic (ou Schwarzenberg), avec ses graffittes figurant des boscages à pointe de diamant; Kinski (la famille de Kafka en habita le rez-de-chaussée); Czernin; Wallenstein... Le Vieux Cimetière juif et son enchevêtrement de pierres tombales comme soulevées par une vague de morts séculaires... Le Carolinum, plus ancienne université d'Europe centrale (je croyais plutôt que c'était la Jagellone, à Cracovie); le

Clementinum, université baroque des Jésuites... La Ruelle d'Or, entre les tours Blanche et Dalibor, au bout du Château, avec ses maisons de poupée vivement colorées, sa légende des Alchimistes... Sans compter la Villa Bertramka qui exhibe treize (!) cheveux du *divin Mozart*, son clavecin blanc et or, des partitions autographes, gravures et affiches d'époque... Le restaurant Lorety où je ne mangerai pas le cuissot de sanglier et son coulis d'airelles, arrosé de vin de Moravie...

Samedi 12

Fins de séjour, fins de vacances; l'idée d'abandonner un lieu, un être, est souvent marquée d'une part de tristesse, même s'il ne s'agit pas toujours d'un arrachement. On n'est plus tout à fait là, et le terme du voyage est encore éloigné. L'éclairage doré venu de nulle part, sur les pierres blondes de l'atrium, laissait croire à un ciel lumineux alors qu'il avait fait gris dehors, toute cette semaine. Ce matin, un grand soleil nous accueillait à la sortie de l'hôtel. La «ville d'or» n'aurait donc existé que l'après-midi, à dire le vrai, sur les façades ocre, gris-bleuté, au-dessus de la pénombre des rues étroites et des places, sous la houle des toits de tuiles en terre cuite et des clochers bulbeux. Les hordes de touristes qui assaillent la ville en été, depuis quelques années, ont maintenant disparu. C'est la vie d'hiver, déjà, les gants, les foulards, les cols relevés, sans que le froid pourtant soit encore bien intense. Sorte de mi-saison où il fait bon flâner aux vitrines qui ont leurs décorations de Noël, admirer, rue Melantrichova, les portes cochères, les ornements des portails sculptés, tout ce qui s'estompera bientôt dans la mémoire, avec, parfois, une image, un

fragment, un bref moment d'émotion à l'évocation tremblée de telle seconde, de telle architecture, de tel café... Mais Prague vous laisse moins emporter des images de carte postale ou d'album touristique que des impressions, plus floues, comme jadis au retour de Saint-Petersbourg (qui s'appelait encore Leningrad). Après des siècles de grandeur et de gloire, qui ont marqué leur cours dans des monuments, des palais, la lourde chape du communisme s'est abattue, comme une abrasion glaciaire, d'où renaissent aujourd'hui, peu à peu, les anciennes magnificences qui ont résisté au temps et à la destruction. Certaines décrépitudes n'en sont que plus poignantes, dans les fins d'après-midi humides et grises de novembre.

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

TABLE DES MATIÈRES

| | | |
|-------------------------|---|-----|
| Roland GIGUÈRE | À la faveur de la nuit | 5 |
| Sergio KOKIS | Masques à la dérive | 17 |
| Fernand OUELLETTE | Aspects d'une culture de <i>produits</i> | 39 |
| Robert BAILLIE | L'accident | 47 |
| Madeleine GAGNON | Désastre | 57 |
| Wilfrid LEMOINE | Départs | 65 |
| Anne CAMUS | Lourde lumière | 71 |
| Dominique BLONDEAU | Paresse empoisonnée | 81 |
| Jean MARCEL | Fractions 2 (extraits) | 91 |
| Jean-Pierre DUQUETTE | Journal de Prague | 107 |

*Composé par
Mégatexte.
Imprimé par
AGMV Inc.
le dix décembre
mil neuf cent quatre-vingt-quinze.*

Imprimé au Canada
Printed in Canada



Fondée en 1954, «la doyenne des revues littéraires du Québec», *Écrits du Canada français*, se nomme désormais *les écrits*. Fidèle à sa mission première, elle publie sans aucune restriction de genre des textes inédits d'écrivains d'ici et de l'étranger.